This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES

UNE ANNÉE

EN RUSSIE

LETTRES

A M. SAINT-MARC GIRARDIN

PAR

HENRI MÉRIMÉE

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
RUE DE LA PAIX, N° 6
1847

WDR

B47510

AVANT-PROPOS.

DK 32

M 4

Voyager est, certes, une fort douce vie; mais raconter, au retour, devient une entreprise délicate et périlleuse. Autrefois on ne risquait que de publier

un mauvais livre ; aujourd'hui, pour quelques hardiesses de censure, on se met un empire entier sur les bras, et l'on s'attire de fâcheuses affaires avec le souverain. Autrefois les peuples lisaient fort peu ce qu'on écrivait sur leur compte, et les princes encore moins. Le chevalier Chardin pouvait, à son aise, apprécier la politique du shah de Perse, Marco Polo dévoiler la vie intime du grand mogol. Cela ne troublait en rien la digestion de ces sublimes majestés, et l'idée ne leur venait point de fortifier leurs frontières contre les indiscrets. Louis XIV, à son lever, ne demandait pas la gazette de

Hollande pour y chercher les attaques de ses ennemis; et si quelque étranger, fêté à sa cour, publiait un pamphlet contre lui, le souffle de ces critiques irrévérentes ne froissait pas même la dentelle de ses canons.

Depuis lors les choses ont bien changé : pareille à une marée envahissante, la presse, avec tous ses bruits confus, monte jusqu'à l'oreille des plus fiers potentats. Ils écoutent sa voix et la craignent: en s'éveillant, ils s'informent de la publication nouvelle, et, si le titre les alarme, ils la parcourent avec

l'anxiété fébrile qui saisit un comédien à la vue du feuilleton. Le plus humble touriste se dit, en taillant sa plume, qu'il peut exciter, sur le trône même, de vives impatiences, à moins, s'il le préfère, qu'il ne se passe l'insolente fantaisie d'être généreux avec les rois.

A vrai dire, c'est là un pouvoir énorme, et exercer avec convenance ce droit de haute justice sur les têtes couronnées n'est, en aucun cas, une tâche facile. Que sera-ce donc si le touriste a eu des rapports directs avec le souverain, s'il a été admis à sa table et à l'honneur

de familiers entretiens? Qu'il se permette, après cela, un blâme un peu amer, des millions de voix s'élèvent pour crier au scandale de l'hospitalité violée.

Il ne m'appartient pas de donner tort ou raison à ces colères. Quant à moi, je le déclare, si, en passant par San-Marino, j'avais rencontré, au café, le président de la république, et accepté de lui un cigare, — à peu près tout ce qu'il peut offrir, — je regarderais mon indépendance de critique comme compromise à toujours. Heureusement pour les

libertés de l'histoire et pour les menus plaisirs du public, friand de révélations malignes, tous ne poussent pas le scrupule jusque-là.

Je n'ai été, dans aucune cour étrangère, l'objet de si précieuses faveurs, et nulle dette de souvenir ne m'engage envers les maisons régnantes; il me serait permis, à moi, de juger les Russes et leur gouvernement avec une franchise brutale sans qu'on pût, en haut lieu, m'accuser d'ingratitude. Mais il est des susceptibilités moins augustes, qui, cependant, sont pour moi respectables et

chères. Un pays à observer n'est pas de ces spectacles auxquels on assiste à l'écart, en loge grillée. Si l'on veut saisir les fils de l'intrigue, pénétrer les secrets de la coulisse, force est de recourir aux acteurs et de se mêler à leur vie de chaque jour. Il en résulte certains liens d'affection, certains devoirs de reconnaissance. On peut trouver commode de manquer à ces devoirs, en invoquant les exigences plus rigoureuses encore de la vérité. C'est là un grand mot sans doute, mais encore serait-il bon de s'entendre. La vérité est de plus d'une sorte ; il y a la vérité de l'accusateur, comme il y a

celle du juge. Le premier choisit les faits à sa guise, les groupe ou les isole pour en tirer des conclusions implacables. Le second les prend tous, en domine l'ensemble, en étudie les rapports, heureux s'il découvre dans les pièces du procès quelque motif d'indulgence. L'un et l'autre sont de bonne foi, il faut le croire; pour que pleine justice se fasse, l'un et l'autre sont nécessaires; mais de ces deux rôles, il en est un que je n'eusse jamais choisi.

Pourtant, à propos de la Russie, formuler des réquisitoires est chose bien

tentante. Habitué au grand air des pays libres, l'étranger se trouve tout à coup dans une atmosphère lourde qui l'étouffe, au milieu d'une société rude encore, dont les aspérités le blessent. Par une illusion d'égoïsme, ordinaire aux voyageurs, il se fait centre; il en vient à croire que la pièce se joue pour lui, et il la siffle, au lieu de se dire que le public de l'endroit la trouve peut-être fort bonne, et que, après tout, c'est là l'essentiel. Dégoûté de ce qu'il voit, pressé de repartir, il enregistre avec humeur tous les faits qui l'irritent, sans attendre la réflexion qui les coordonne et les éclaire.

Il se peut qu'il raconte avec conviction, qu'il peigne avec justesse, mais il manquera de cette autorité calme et digne qui s'impose au lecteur.

C'est que pour se placer au point de vue d'un peuple, pour donner aux choses et aux mots le sens et la valeur qu'il leur donne lui-même, la sagacité du regard et de l'esprit ne suffit pas. Il faut encore emprunter au temps sa lumière lente et sûre. Vouloir juger dès le lendemain, c'est se livrer à bien des sévérités étourdies, à bien des étonnements ingénus. Que dirait-on d'un homme

qui, frais débarqué aux Indes, et voyant une *suttie* conduite au bûcher, sous escorte anglaise, jetterait les hauts cris et courrait bien vite reprendre la mer? Le touriste digne de ce nom retient une stalle pour la cérémonie, maîtrise résolument son cœur qui se soulève, observe l'effet de la scène sur les gens du pays plutôt que sur lui-même, et en appelle de ses impressions premières à un examen plus mûr.

Ainsi doit faire celui qui veut juger l'état social des Russes. Aux abus qui le révoltaient d'abord il trouve plus

tard quelque raison d'être, et c'est déjà une excuse. Dans ce qui lui semblait un atroce malheur, il reconnaît tout simplement une habitude, ou même un besoin impérieux. Alors, calme et rassuré, il laisse la Russie s'arranger comme elle veut, et être heureuse à sa manière. Loin de lui prendre mesure d'une charte à la française, il ne songe même plus à la délivrer du knout, et il fait bien : car à ceux qui interviennent ainsi dans ses affaires de ménage, elle répond comme cette femme de la comédie : « De quoi vous mêlez-vous ? Il me plaît d'être battue, à moi. »

Au reste, je le sais à merveille, on a beau se dévouer à une étude patiente, on a beau exprimer son opinion avec politesse et réserve, on ne réussira jamais à satisfaire la Russie. Elle ne pardonne pas à l'audacieux qui la regarde de près et la juge. Le signalement du visiteur importun est envoyé à toutes les frontières, son nom inscrit sur le catalogue des importations prohibées. Bien des gens trouveront que le malheur n'est pas si grand, et qu'avoir joui de la Russie une fois, c'est déjà fort raisonnable. Ils en parlent bien à leur aise. Pour un amateur passionné de voyages, rencontrer sur la mappemonde un point, un

seul point qui lui soit interdit, fût-ce le Spitzberg, c'est ressentir toutes les amertumes de l'exil. Mais quand il s'agit de se voir fermer une contrée couvrant une vaste partie du globe, j'imagine que ce n'est plus seulement de la tristesse, mais du désespoir. Voilà pourtant à quoi je m'expose, et j'entends qu'on m'en tienne compte. Être exilé de la Russie, c'est perdre droit à l'hospitalité la plus généreuse et la plus douce; c'est ne plus voir Moscou aux blanches murailles; demain peut-être ce sera ne plus voir Constantinople; c'est tourner un œil de regret vers ce paradis qu'on appelle la Cri-

mée; c'est ne plus chasser l'ours à Tobolsk, ne plus pêcher le sterlet à Astracan; c'est renoncer au voyage de Pékin par les caravanes; c'est renoncer à prendre les eaux du Caucase, à moins d'avoir une lettre de recommandation pour Schamyl.

Décidément si un tel arrêt doit être porté contre moi, je proteste d'avance, et n'accepte pas cet exil. J'aime la Russie, j'y ai laissé des amis dont je veux encore serrer la main; je ne déteste pas le gouvernement absolu, au moins comme spectateur bénévole; j'adore le caviar frais; la langue russe est devenue pour moi une étude favorite, et j'ai

oublié, en repartant, deux ou trois étymologies slavonnes auxquelles je tiens beaucoup : j'irai les chercher. — Je le dis en face à toutes les polices de l'empire. — J'irai, dussé-je rentrer en Russie par la Chine, les monts Ourals et Orembourg.

Maisons-sur-Seine, septembre 1846.

LETTRE I

I

Mon ami, vous m'avez plus d'une fois reproché obligeamment d'être un touriste bien discret, à une époque où tant d'autres prodiguent leurs confidences. C'est vrai : j'ai visité les contrées les plus favorisées

de la poésie, de l'histoire et des arts; j'ai pieusement interrogé leur vieux sol, remué si avant; mais le courage et la voix m'ont failli pour célébrer ces reines du passé et leurs splendeurs évanouies. A moins d'avoir le rameau magique qui, en touchant, éternise; à moins, comme Byron, d'appendre au front de chaque ruine une strophe plus durable qu'elle, ou, comme Chateaubriand, de faire à ces mortes augustes un linceul de sa prose d'or, ne vaut-il pas mieux, pèlerin obscur, s'agenouiller auprès de leur froide dépouille, et contempler en silence ce que le trépas leur laisse d'impérissable beauté?

J'ai fait ainsi; mais voilà qu'un jour j'ai abordé à des rivages où le temps n'a creusé nulle empreinte profonde; dans une ville si neuve, qu'il lui a fallu, comme à Venise,

se bâtir jusqu'au sol où elle pose; devant un peuple rempli d'ardeur juvénile, qui porte le présent la tête droite, et marche légèrement à ses destinées, sans que son pied s'embarrasse dans les plis pesants du passé. Ici point de ces graves enseignements de la tombe, point de ces navrantes tristesses qui refoulent la pensée, point de ces imposantes grandeurs devant lesquelles toute individualité s'humilie : c'est une majesté dont on approche sans éblouissements ni vertiges; c'est une puissance qu'on mesure, une beauté qu'on juge, une noblesse dont on discute hardiment les titres. Ici, j'ai moins de raisons pour me taire, et cependant, je l'avoue, j'hésite encore à vous écrire, tant j'ai de fois accusé moi-même la présomption de ces arrêts presque toujours blessants pour ceux qu'ils atteignent, sans grand profit pour la vérité.

Au moins n'ai-je pas voulu apprécier les mœurs au débotté, ni les institutions au vol du bateau à vapeur. J'ai attendu, tout en sachant bien que ce manteau de poésie dont la nouveauté revêt chaque chose, le temps le soulève, et que donner son avis sur un pays au moment de repartir, c'est un peu parler d'une personne la veille d'une rupture, avec la froideur de l'habitude ou la sévérité du désenchantement. Mais ce que les impressions perdent ainsi en fraîcheur, elles le gagnent en conscience, et si, pour prix de l'hospitalité, on ne doit pas la flatterie, on doit au moins l'attention, cette politesse du juge.

Avant de visiter avec moi Saint-Pétersbourg, peut-être souhaitez-vous que je vous dise quelques mots du voyage. Sur chacune des deux routes de mer, soit qu'on traverse

l'isthme de Danemark ou qu'on tourne par le Sund, il y a un repos précieux. Sans compter la douceur d'une relâche, même durant la navigation la plus courte, on risque d'affaiblir la vivacité des émotions en passant d'un bond, et sans toucher terre, d'une grande capitale à une autre. Entre Paris et Saint-Pétersbourg, entre ces deux drames pompeux, si riches de tableaux, si compliqués d'intrigue, il est bon de laisser un intermède. Or, Hambourg et Copenhague sont parfaitement à propos pour cela, et deux intermèdes d'un caractère bien opposé. Hambourg, c'est le ballet populaire, exécuté, avec un entrain sauvage, par des matelots ivres et des filles de joie ; Copenhague a la décence raide et guindée d'un divertissement de cour, dansant gravement le menuet devant des décors fanés, avec des costumes vieillis,

Cette grosse gaieté de Hambourg forme un étrange contraste avec la nature qui l'encadre. A voir cette orgie, chastement voilée de bosquets vert tendre, on dirait une idylle en goguette, chantant des airs à boire d'une voix rauque et les poings sur la hanche. En effet, on ne saurait imaginer une mise en scène d'une plus délicieuse fraîcheur. Une ceinture de jardins enveloppe la ville de toutes parts ; la verdure pénètre jusque dans les rues et sur les places en avenues charmantes ; elle envahit même les habitations, qui, avec leurs façades vitrées, ressemblent à de vastes serres pleines de fleurs. A l'arrivée, rien de gracieux comme le coteau qui domine l'Elbe, paré de nombreuses maisonnettes, blanches et calmes comme des cygnes endormis sur la rive.

Tous ces millionnaires juifs-allemands

pouvaient se bâtir de somptueuses villas, et leur mauvais goût s'en fût mieux accommodé sans doute ; mais ce paysage simple et riant, timide de lignes, modeste de contours, est d'une influence si pastorale, que, pour l'aborder, le luxe des banquiers lui-même quitte ses grands airs. Bon gré, mal gré, Turcaret s'y fait Tircis, et vient, entre deux additions, respirer les brises du fleuve au pied d'un ormeau, demander au brin d'herbe qui s'agite des nouvelles de ses flottes, et effeuiller des marguerites en songeant à une cargaison bien-aimée qui n'arrive pas. Pendant qu'à jouir à la hâte de ce tableau fuyant on oublie Hambourg qui s'approche, tout à coup apparaît Altona, douce désinence italienne, perdue dans les vapeurs du nord. N'admirez-vous pas l'impertinence de ces financiers, qui ont à leur porte, comme un suisse dans une anti-

chambre, une ville danoise pour faubourg?

De toutes les places de commerce qui se sont trouvées sur mon chemin, Hambourg est celle, je crois, à laquelle j'ai le plus volontiers pardonné. Les autres, sur le coup de neuf heures, sonnent le couvre-feu, ferment leurs livres et s'endorment pour rêver chiffres, la plume derrière l'oreille. A cette heure-là, Hambourg entre en danse, et, à vrai dire, on ne sait quand il dort. C'est une existence double, travail et plaisir. Dans la matinée, c'est Shylok penché sur une table et comptant son or; puis, le soir venu, quand il se met en branle à la tremblante lueur de ses réverbères discrets, c'est un joyeux fils de famille allant en bonne fortune, couvert d'un manteau couleur muraille, une lanterne sourde à la main. Mais, vraiment, je

me reproche de dire : Bonne fortune, à propos des faciles voluptés de Hambourg.

Copenhague, au contraire, est tout ce qu'il y a de plus correct et de plus endormi. On remarque bien du côté du port une apparence de vie, quelques ombres errant dans le brouillard ; mais c'est le mouvement silencieux d'une ville somnambule. Pourtant, un matin de 1807, les Anglais l'ont bien brutalement réveillée : la canonnade finie, l'indolente a réparé quelque peu le désordre de sa toilette et refermé les yeux. Vous y entrez comme dans ces palais enchantés dont les maîtres sont invisibles, sans que nul s'informe qui vous êtes ni d'où vous venez. Chose prodigieuse ! la police n'est pas même là pour vous accueillir de son inévitable sourire. En débarquant, vous trouvez sur le quai de vieilles berlines, de

forme anté-diluvienne, démesurément hautes sur roues, quelque chose comme les calèches de chasse de Louis XV. Vous éveillez le cocher, qui éveille ses chevaux, et votre équipage s'en va sautillant gravement sur le gazon des faubourgs déserts.

Après avoir admiré, dans la cathédrale, le Christ et les Apôtres de Thorwaldsen, le plus sage est de se rembarquer si l'on veut se soustraire à l'action alourdissante d'une prospérité trop monotone, et surtout trop bien nourrie. En cela, l'exemple vient de haut, et l'on voit chaque matin une douzaine de fourgons, à livrée écarlate, allant au marché pour la bouche du roi. Je ne vous dirai pas au juste qui régnait alors dans ce fortuné pays ; en fait de dynasties danoises, je suis décidé à m'en tenir à Hamlet.

Aussi avec quelle émotion j'ai vu se dessiner, à travers les brumes du Sund, la noire silhouette du château d'Elseneur, et quelle vivante illustration de Shakspeare! Jamais en aucun lieu, choisi par lui pour scène de ses drames, sa pensée ne m'avait aussi fortement possédé. Ailleurs on est distrait par les merveilles de l'art ou par les réalités de l'histoire. A Vérone, le mausolée de Juliette disparaît dans la grande ombre de l'amphithéâtre; la douce plainte de Desdemona se perd dans le râlement de Venise, étouffée, elle aussi, par un soldat en colère. Ici la voix du poëte s'entend seule, et rien ne vit que les figures animées par lui. Voilà bien sur la plate-forme Horatio et ses compagnons attendant le fantôme; mais le temps est loin où les sentinelles danoises s'entretenaient de si terribles apprêts contre l'Angleterre. La vie s'est retirée de

ces côtes oubliées, et les peuples scandinaves ont depuis longtemps remis l'épée au fourreau. La goutte de sang que nous leur avons jetée par grâce s'est aussitôt glacée dans leurs veines appauvries. Ils dorment, et en passant près d'eux le voyageur se surprend à parler bas.

La Baltique, dont je craignais l'âpre tristesse, s'est montrée tout aimable et hospitalière; elle avait aplani ses nappes vertes, étendu l'azur pâle de son ciel, attiédi ses brises, étalé la pompe de ses nuits polaires, pareilles à des jours adoucis. Mais pour qui a joui de la Méditerranée, coupe inépuisable de poésie et de beauté, comment toutes les séductions de ces mers du Nord la feraient-elles un moment oublier? La Méditerranée qui, sur ses vagues bleues, berça la fable naissante comme un gracieux alcyon ; puis

noble scène où se jouèrent les grands drames de l'histoire devant le monde romain pressé sur ses bords; plus tard enfin lice ouverte aux deux croyances rivales, alors que l'ombre du Calvaire, s'abaissant sur la Grèce, vint se mêler aux teintes rosées de sa mythologie; alors qu'une théorie joyeuse, partie de Lesbos, croisait saint Paul allant au martyre, et que la voix austère de l'Évangile s'élevait, à Athènes, en face des magnificences du Phédon. Il ne faut pas demander à la Baltique la même richesse, ni surtout la même limpidité de souvenirs. Traditions, chroniques, tout est pâle, nuageux, indécis, et la poésie n'a visité ces parages qu'en se faisant brouillard.

Le sombre génie de l'*Edda* et des *Niebelungen* plane sur cette mer et sur ses bords. Tout se tait; derrière nous, c'est

Lubeck, longtemps la Carthage du Nord, et qui se fit un sceptre de son aune insolente; aujourd'hui, élevant ses clochers sans nombre dans une solitude de nécropole. A droite, c'est l'Allemagne qui rêve, penchée sur ses livres, et dont le calme est troublé seulement par les presses qui gémissent et les écoliers qui chantent. A gauche, de ces côtes basses et ternes s'est élancée la comète folle qui alla heurter contre l'astre naissant de Pierre sa chevelure enflammée, puis fléchir à Pultawa, pour revenir à Friederikshall s'éteindre dans le sang. Plus loin, le silence redouble, la nature s'affaiblit, les types s'effacent, jusqu'à ce qu'enfin les dernières ondes de la vie sociale aillent, avec les derniers battements de la vie organique, mourir sur les grèves désolées du cap Nord. Au delà, plus rien; le pôle, un point dans

l'infini de l'espace, inconnu et certain, comme Dieu dans l'infini de la pensée.

Il ne faut pas non plus attendre de la Baltique la variété des aspects, les ravissements de l'arrivée; ces côtes charmantes qui, pour vous attirer et recevoir, ouvrent leurs golfes gracieusement arrondis et vous tendent leurs caps comme des bras amis; ces villes qui se dressent jusqu'au sommet des collines pour vous saluer des signaux de la vigie, tandis que le soleil fait scintiller à leurs façades embrasées comme des milliers de joyeux regards. Ici on est près de la terre et on la cherche; il semble qu'elle se cache derrière les vagues, humiliée et vaincue : à peine aperçoit-on çà et là une végétation maigre et rare, pareille à des touffes d'algues échouées. Pourtant nous voici à l'entrée du golfe de Fin-

lande, et nous touchons au terme du voyage.

Ce golfe est quelque chose de triste et de plat comme l'embouchure de la Tamise, moins ces bourdonnements confus, ces bouffées ardentes qui annoncent un vaste foyer d'activité; moins cette vie incessante du commerce, et ces innombrables vapeurs qui montent et descendent par groupes, ainsi que de grands oiseaux de mer, battant le flot de leurs ailes noires; mais il y a ici quelque chose de plus : c'est, debout sur une île, une ville pour sentinelle avancée; Cronstadt avec sa belle flotte de guerre, flotte un peu fantastique, qu'on admire avec réserve, tant elle ressemble à un ornement de perspective; machine poétique au repos qui attend l'épopée inconnue de l'avenir. On se sent pris de compassion pour

ces pauvres vaisseaux qui sont là désarmés, nus, découronnés, sans voiles qui frémissent, sans pavillons qui ondoient, immobiles dans l'eau dormante ou captifs dans les glaces, tandis que, plus heureux, leurs frères de Sebastopol, brillants paladins de croisades nouvelles, nagent librement dans des flots de soleil et d'azur.

A Cronstadt, le bateau à vapeur, naguère encore roi de la mer, vient se prendre au double filet de la douane et de la police. En voyant, dans le canot qui s'approche, ces hommes à chevelure inculte, à costumes étranges, on se croirait pris à l'abordage par les habitants de quelque terre australe, n'étaient les uniformes qui s'y trouvent mêlés. Ce premier coup d'œil donne le secret de la société russe, européenne jusqu'à la ceinture, sauvage par le pied.

Jamais arrivée en pays étranger n'avait revêtu pour moi un caractère aussi sérieux. Lorsque, dans le salon du paquebot, vous comparaissez devant une sorte de tribunal militaire, vous éprouvez ce froid au cœur qui saisit un prévenu; c'est qu'en effet vous n'êtes guère autre chose, vous qui venez de France. Au ton assuré de politesse familière avec lequel ces hommes vous parlent, vous comprenez qu'ils vous tiennent, que vous êtes à eux, et vous frissonnez malgré vous sous la main dure et froide du pouvoir absolu. Ceux qui viennent avec la pensée d'un long exil jettent un douloureux regard à ce pont de navire qui était encore la patrie, et sur lequel se sont écoulés leurs derniers jours de joie et de liberté. Vous-même, touriste insouciant, vous sentez à ce rude contact tomber quelques plumes de votre aile, et peut-être regrettez-vous

d'être venu la froisser contre cette porte de fer, entr'ouverte avec méfiance, qui va se refermer sur vous, sinon devant vous; car vous n'êtes pas sûr d'entrer, et votre procès s'instruit. Après vous avoir demandé ce que vous venez faire, question naïve de toutes les polices, vos juges consultent la liste des noms mis à l'index. J'imagine que les gens à impressions de voyages sont mal notés sur ce livre noir.

Saint-Pétersbourg est bien près de nous, et rien ne l'annonce. C'est toujours la même désolation de côtes basses et nues, le morne silence des eaux qui règnent en souveraines; à grand'peine distingue-t-on en approchant quelques sommets d'édifices qui semblent surnager comme les débris d'une ville submergée. Aussi, quand on passe de la solitude d'un marécage aux

splendeurs du quai anglais, cette rencontre subite avec l'œuvre de Pierre-le Grand frappe, étourdit, et en débarquant au pied de sa statue, vous êtes tenté de toucher respectueusement du front le bloc de granit qui le porte; car c'est lui qui le premier vous apparaît, étendant le bras sur cette plage par lui fécondée, comme au jour où il dit, lui aussi : Que la lumière se fasse! C'est lui qui vous accueille de sa figure noble et ouverte, et vous présente fièrement sa ville bien-aimée. En ce moment, je me suis senti son sujet, par l'éternelle autorité du génie, et jamais nul de ses hôtes, jamais peut-être aucun de ses enfants au retour ne s'est incliné devant lui avec une plus humble et plus profonde émotion.

J'arrivais par une belle matinée d'été :

le monde élégant était aux îles de la Néva ou dormait encore. Quais, places, rues, tout était désert, et je ne rencontrai qu'un flot de moujiks allant au travail. En voyant cette architecture tout italienne se déployer avec largeur sous un ciel d'un bleu ardent, et, pour animer cette royale solitude, rien que ces hommes au poil fauve, aux yeux couleur de mer, vêtus de sayons de peau, chaussés de sandales d'écorce, je songeais à Rome prise par les barbares.

Pour un dilettante de voyages, rien ne vaut le saisissement de l'arrivée, surtout d'une arrivée par eau, lorsque nulle dégradation de nuances intermédiaires n'a affaibli la surprise. Il y a chez lui des désirs de voir, longtemps comprimés, qui en viennent à prendre tous les caractères d'une pas-

sion aiguë, et, quand il tient sa conquête, sa joie a la fatuité triomphante d'une première possession. Cette ville qui si souvent lui est apparue dans ses rêves à travers les nuages du lointain et de l'avenir, elle est là devant lui, elle est à lui, il la touche, il l'embrasse de ses avides regards.

Or, aucune capitale ne donne ces joies de l'arrivée avec autant de plénitude et de soudaineté que Saint-Pétersbourg. Pour l'admirer et presque pour le connaître, il suffit d'un coup d'œil. Ce n'est pas une de ces villes aux mille détails, aux facettes infinies, que les siècles, ces patients artistes, ont, l'un après l'autre, ciselées pierre à pierre avec amour. C'est une décoration d'opéra dressée d'hier, et dont les plus riches effets sont ménagés pour la loge impériale. Les Russes l'ont si bien entendu

ainsi, qu'ils ont donné à leurs rues le nom de *perspectives*.

Si d'une décoration Saint-Pétersbourg a le grandiose factice, les points de vue étudiés, les larges coups de pinceau qui demandent à être jugés à distance et au demi-jour, par malheur il en a aussi la fragilité. Qu'un jour le vent d'ouest siffle avec violence, soudain, comme au signal du machiniste, ces merveilles de théâtre vont s'abîmer sous les eaux. A chaque pas on voit, tracés sur les murailles, la date et le niveau de l'inondation dernière, et le souvenir de ce déluge, dont nul arc-en-ciel ne conjure le retour, a pour le passant la tristesse philosophique de ce salut du cloître : Frère, il faut mourir ! Aussi à l'admiration excitée par cette ville magnifique se mêle toujours un peu de l'intérêt pénible

qui s'attache à toute beauté menacée, à toute jeunesse sans lendemain; et si l'on parvient à oublier que ce fleuve, sa parure et son orgueil, peut, au premier moment, s'enfler pour l'engloutir, on regrette encore que la noblesse de la matière ne réponde pas à celle des formes architecturales. Ces colonnades imposantes sont de briques recrépies ou même de bois peint; mais, par une belle nuit transparente, si, appelant l'imagination à son aide, on se figure que tous ces palais sont de marbre, alors on a devant les yeux une ville de rois.

Aujourd'hui, je ne pourrais déjà plus rendre assez vivement ces impressions du premier jour; ma promenade, le soir, sur ces quais immenses qui encaissent le fleuve dans des blocs de granit; les reflets du soleil couchant sur la Néva, calme, épanouie

comme un lac, et, le lendemain, de délicieuses flaneries sans guide et sans but; le bazar avec ses marchands à longue barbe et en caftan, debout à leur porte, la tasse de thé à la main, et répétant si patiemment à l'étranger leurs offres incomprises; la perspective Nefski, grande artère où toute la vie afflue, laissant les extrémités froides, hippodrome sans repos où mille chars, lancés à pleine carrière, semblent se disputer le prix; la nouveauté des costumes, la variété des équipages et leur luxe un peu débraillé, comme les fortunes de leurs maîtres; ces vastes carrosses aux attelages si démesurément espacés, que, voyageant en Allemagne, ils couvriraient trois duchés; le *droschki-fauteuil* qui emporte rapidement, sur le parquet des rues, un brillant officier aux plumes flottantes, ou une femme aux riches couleurs, traîné par

deux chevaux dont l'un, appelé le *Furieux*, est dressé à piaffer sans cesse en balayant le sol de sa longue crinière; enfin le vrai droschki national, simple banquette de drap bleu montée sur quatre roues basses, et, sur ce curieux véhicule, un pope en robe de soie verte ou violette, avec son chapeau à larges bords, sa chevelure ondoyante, sa haute canne à pomme d'or, tenant par la taille sa femme ou sa fille, assise près de lui en sens inverse; ou bien une de ces belles nourrices au diadème brodé d'or et de perles, au sarafane écarlate, avec un enfant dans ses bras. Chaque école a ses madones; je m'étonne qu'un peintre russe n'ait pas imaginé la Vierge au droschki.

S'il ne s'agissait que de connaître Saint-Pétersbourg, je vous l'ai dit, un coup d'œil

suffirait, et beaucoup s'en contentent. Je n'entends pas ainsi les voyages. Il y a en tout pays la langue à étudier, la vie à observer sous ses faces diverses, et pour cela je prends mon temps. Il en est qui, pour apprécier la beauté d'une femme, s'empressent autour d'elle et la regardent indiscrètement dans les yeux. L'homme de goût choisit dans un coin du salon une place commode, cherche son point de vue, et, attendant que cette femme se tourne, jouit à loisir de la grâce de ses mouvements. Je trouve qu'il faut en agir de même avec une société étrangère, s'établir à l'aise, et laisser l'année dérouler, comme un panorama mobile, les aspects, les usages, et les fêtes de chaque saison.

Lors de mon arrivée, le soleil était d'une ardeur incommode. Souffrir de la chaleur en

Russie, cela impatiente comme une déception de programme. L'automne même se traînait avec une molle tiédeur, et je commençais à soupçonner les hivers du Nord d'être aussi menteurs que les éternels printemps d'Italie. Pourtant une nuit, comme je sortais du théâtre, je sentis l'air qui mordait mes joues avec une âcreté inaccoutumée; les dalles retentissaient, les ruisseaux criaient sous la roue, l'atmosphère était d'une transparence inouïe, les dômes étincelaient; en passant devant le palais de Paul, je remarquai son aiguille d'or qui flamboyait, comme une épée, au-dessus de la chambre où ce prince mourut si brusquement une nuit. C'était l'hiver qui me saluait de son premier souffle, et moi, son hôte, venu de si loin pour me confier à lui, je reçus ses âpres caresses avec une sorte de volupté cuisante. En ce

moment, je pressentis ses rigueurs et ses beautés, la Néva peuplée comme une rue, les traîneaux rapides, les fourrures chatoyantes, tant de variétés imprévues d'aspects et de plaisirs.

C'était bien l'hiver; dans la nuit il étendit sur la ville un manteau d'hermine, et le matin au réveil elle était charmante à voir dans cette toilette virginale. Bientôt le fleuve ralentit sa marche embarrassée, puis tout à coup s'arrêta, comme un voyageur transi qui s'endort sous la neige. Il y a quelque chose de solennel dans cette crise soudaine et violente, dans cet adieu de la terre qui se cache pour six mois, dans ce défi porté par la nature à l'homme qui l'accepte sans crainte, car il connaît son ennemi, ennemi loyal qui n'a ni faux sourires, ni perfides haleines, et dont les attaques pré-

vues se peuvent soutenir et repousser. Il l'attend de pied ferme, il le désire même, car il en sait aussi les avantages et les bienfaits.

Pour tous la vie devient plus facile, les ressources sont doublées; les routes, aplanies, glissent comme des canaux et, des extrémités de l'empire, apportent d'abondantes provisions. Le paysan suspend au croc son bétail gelé, qui le nourrira sans qu'il ait lui-même à en prendre soin. Il revêt sa *touloupe* de mouton, qu'il ne quittera plus; il allume son vaste poêle, qui ne doit plus s'éteindre, soleil qui n'a pas de caprices, et l'enveloppera d'une chaleur toujours égale, à l'heure où peut-être le Napolitain tremblera sous les rayons pâlis du sien.

Dans l'espace d'une nuit tout a changé,

scènes de la vie, divertissements, costumes. Les cochers, si beaux avec leurs figures d'apôtres et leurs robes persanes, remplacent le chapeau à forme basse par le riche bonnet moscovite; les gracieuses laitières d'Okta, en casaquin garni de fourrure blanche et en jupon court, arrivent par volées, ayant, attaché à leur ceinture, leur bagage qui glisse derrière elles. A la place des voitures qui allaient criant sur un pavé inégal, paraissent les traîneaux qui vous emportent sans secousse et sans bruit. Nuit et jour les rues en sont couvertes : ceux des seigneurs sont garnis de belles peaux d'ours à griffes d'argent et d'élégants filets de soie destinés à écarter la neige lancée par les chevaux. Il y en a, pour la campagne, qui ont la forme longue, évasée, et, au lieu de filet, une toile blanche que le vent enfle comme une voile, si bien qu'à les

voir suivre les ondulations de la route profondément sillonnée, on dirait des chaloupes voguant sur une mer houleuse. De toutes parts la ville s'anime; longtemps assoupie aux îles dans les langueurs de la pastorale, la société s'éveille avec fougue aux agitations de la vie d'hiver : pour auxiliaire contre la sévérité du climat, il lui faut l'ardente réaction du plaisir.

J'aime la vie à l'étranger. Là, le *far niente* dont on jouissait chez soi avec un certain scrupule se trouve anobli et utilisé par une observation incessante. Se promener, en regardant autour de soi, instruit; demander ses pantoufles, même dans la plus modeste prose, est un exercice philologique; causer sur la chose la plus indifférente devient un travail attachant; tel sot qui vous ennuierait en français a du moins

l'intérêt et le mérite d'une traduction en regard. Il y a mieux, s'amuser est un devoir, un dévouement de métier; la rue, le théâtre, le bal, sont autant d'écoles. Or, nulle part les réunions publiques ne sont aussi précieuses qu'en Russie, car nulle part les salons n'apprennent aussi peu.

Hors de France, et ici surtout, il ne faut pas chercher, comme élément régulier, ce moyen monde, cette bourgeoisie décente, instruite, sachant parler de toutes choses en bon langage, entendant le comfort et l'élégance. Des régions basses et vulgaires on arrive, à peu près sans transition, aux sommets de l'aristocratie. J'aimais à visiter le pauvre hidalgo de Séville ou de Grenade, sauf à manger ma part de son modeste *gaspacho*, quand il y en avait pour deux; il m'offrait souvent un type curieux, toujours

son dialecte doux et sonore. Le gentilhomme anglais, chassant le renard dans son comté, est encore aujourd'hui une étude intéressante. Mais avec l'aristocratie moscovite, médaille plus qu'à demi effacée, il n'y a rien à apprendre, pas même le russe, qu'elle parle rarement et mal, tandis qu'il y a risque de se gâter son français.

Cela vous paraîtra contredire une opinion reçue, et je dois m'expliquer. Lorsqu'en arrivant, nous voyons les Russes manier si facilement notre langue, écartant pour nous le voile de la leur, qu'aucune analogie n'aiderait à deviner, nous éprouvons une surprise reconnaissante; mais bientôt on s'aperçoit que c'est un français de convention, dont les expressions et les tournures sont calquées sur l'idiome national, et, à la longue, on

se laisse aller à l'imiter. Ainsi on s'habitue à dîner à *la restauration*, à demeurer au *bel étage*, à mettre dans sa bourse du *petit argent*, et, ce qui est plus grave, à se laisser mourir pour avoir *reçu un froid*. Une jeune personne, pour demander son manteau, prononce un mot inouï; une femme vous dit, de l'air le plus naturel, qu'elle va partir pour les eaux aussitôt que son mari sera *en canicule*, c'est-à-dire en vacances.

J'ai rencontré quelques vieillards parlant le français avec une pureté parfaite. Leur éducation remonte à une époque où les Russes acceptaient franchement notre influence; aujourd'hui ils sont en révolte contre elle, et parfois ils en sont punis. Imaginez où beaucoup de familles vont chercher des précepteurs? A Genève et à

Lausanne. Chose bouffonne! trouvant notre souffle trop vif pour ses aiglons délicats, l'aigle impériale nous les retire, à nous, après tout, gens de monarchie, pour les confier à des républicains. Je veux bien qu'ils apportent de leurs chalets un parfum de bergerie et des trésors d'innocence que nous n'avons pas à offrir, mais je vous laisse à penser quelle sorte de français pastoral ces naïfs montagnards peuvent enseigner. Il y eut un temps où nous voulions. nous aussi, avoir chacun notre Suisse; mais ce n'était pas pour élever nos enfants,

L'aristocratie russe, somptueuse, prévenante, hospitalière, est parfaite pour ceux qui, venant ici passer un mois, n'ont que le temps de jeter un coup d'œil à cette surface brillante. Leur place est marquée à toutes les tables, à toutes les fêtes; la dissi-

pation s'empare d'eux et ne les laisse pas respirer. Pour moi qui voulais prolonger mon séjour et le mieux mettre à profit, je ne me suis pas laissé prendre à l'amorce emmiellée de cette hospitalité captivante. Me bornant à un cercle intime, j'ai compté pour mon instruction, sur les scènes de la vie publique, ouvertes à tous, et qui n'engagent en rien l'indépendance, ni au moment où l'on en jouit, ni plus tard quand il plaira de les juger.

La première chose dont on est frappé à Saint-Pétersbourg, c'est la physionomie tranchée des divers éléments qui composent sa population. Outre les nationaux, divisés en classes si distinctes, il y a une masse flottante d'étrangers, assez nombreuse pour former des colonies qu'on peut réduire à trois.

Retirés dans une île, comme par un souvenir de patrie, occupés exclusivement du haut commerce, qui vit de rapports très restreints, les Anglais se tiennent à l'écart, tout à fait inaperçus, là comme partout, charmant l'exil par les mille détails portatifs du bonheur britannique, bœuf fumé de Cork, sauces de Harvey, etc., etc. Je gage qu'ils vont jusqu'à préférer le thé avarié de la compagnie au thé si authentique des caravanes, venu avec le cachet de la douane d'Orembourg.

Les Allemands, exerçant de modestes industries avec une probité proverbiale, sont là ce qu'ils sont toujours à l'étranger, humbles, effacés, souples et malléables à merci, faisant bon marché de leur nationalité douteuse et remplaçant volontiers la patrie par la famille, facilement heureux

pourvu qu'ils aient un piano dans leur arrière-boutique, une pipe en porcelaine peinte, de la bière à boire et des *lieder* à chanter. L'été, on les reconnaît à la simplicité bucolique de leurs amusements ; on les rencontre allant en bateau avec leur *samovar* prendre le thé sur le gazon des îles. L'hiver, on les distingue dans les bals à la coupe inouïe de leurs toilettes, à l'intrépidité de leurs valses sans fin ; dans les concerts, à leur attention courageuse, à leur inaltérable résignation dans les ennuis du plaisir.

Les Français (je parle ici de la colonie enseignante) sont ceux qui prennent le moins leur parti de l'émigration. En contact continuel avec l'aristocratie, et non sur ce pied d'égalité, seul charme des relations, respirant mal dans ce milieu

social où ils vivent à contre-cœur et dont ils ont trop à souffrir pour l'apprécier avec calme et indulgence, toujours gênés dans l'expression de leur pensée, mécontents, irritables, sans cesse occupés à redresser les plis de leur dignité froissée, ils sont exactement dans la position de ces jeunes Athéniens exilés à Rome, et que les fiers patriciens, subissant avec répugnance leur supériorité intellectuelle et l'autorité de leur belle langue, appelaient dédaigneusement *Græculi.*

C'est surtout dans les théâtres qu'il faut observer ces éléments si divers. Au théâtre français, fréquenté par la haute noblesse, on pourrait se croire à nos Bouffes. C'est le même luxe de bon goût, la même distinction de beauté, sauf la ligne souvent irrégulière et tourmentée des profils.

Au théâtre allemand, on se trouve transporté dans quelque résidence de grand-duché. Voilà bien ces joyeuses et bienveillantes figures, d'une fraîcheur un peu commune, et encadrées de boucles pendantes, ces modes d'un autre âge, cette ferme résolution de s'amuser de toutes choses et de rire à bon marché. Si ces honnêtes ménagères ne tricotent pas dans leurs loges, à coup sûr c'est un sacrifice pénible à l'étiquette impériale.

Ma première visite au théâtre russe m'a laissé un vif souvenir; on jouait une traduction d'*Hamlet*. Sur la scène ces acteurs inconnus qui étaient si bien pour moi les personnages du drame; dans la salle ces marchands à barbe jaune, avec leurs fourrures renversées sur le dossier de leurs siéges, et exhalant de légères émana-

tions de ménagerie; cette langue mystérieuse qui voilait pour moi la pensée du poëte; jusqu'à cette sauvage nature qui sévissait au dehors, en si parfaite harmonie avec le spectacle; le vent et la neige qui fouettaient le théâtre, comme pour compléter la décoration de ces rudes scènes scandinaves, tout cela, joint à l'admirable talent du premier tragédien, produisait en moi une intensité d'illusion que je ne dus jamais aux plus belles soirées de Hay-Market et de Covent-Garden.

Mais à certaines nuits le théâtre prend une forme bien autrement curieuse et instructive. Alors le mouvement et l'intrigue sont dans la salle; le public devient le poëte et l'acteur. Me pardonnerez-vous, vous homme sérieux, de vous conduire au bal masqué? Soyez sans inquiétude; ces fêtes

n'ont pas ici l'atmosphère ardente des nôtres ; de toutes les contre-épreuves de la gaieté française, il n'en est pas d'aussi pâle. Rien de plus calme et de plus rassurant ; aussi les mères y conduisent leurs filles et les exposent en loge sans prendre le soin de les voiler. C'est, quant à la gravité, quelque chose comme nos anciens bals d'Opéra; seulement il y a de plus ici cette quantité d'uniformes, européens et asiatiques, qui produisent, à défaut d'autre, une vive animation de couleurs et le bariolage capricieux d'un bal costumé. On y voit même parfois la figure cuivrée d'une pauvre reine géorgienne que l'on console de sa chute et de l'exil par des honneurs, à laquelle, en retour de son trône perdu, on donne un fauteuil dans la loge impériale et le droit de présider, diadème en tête, à la masca-

rade dont elle n'est pas le moins étrange ornement.

Mais il y a de moins qu'à nos bals d'autrefois la science de l'intrigue qui est ici dans l'enfance et ne fera jamais de grands progrès. Malgré ses vastes proportions, Saint-Pétersbourg est singulièrement petite ville. Toute la société se connaît ; il ne faut que voir ces larges rues si bien alignées dans lesquelles chacun est sûr d'être aperçu, qui, à une demi-lieue de distance, trahissent une livrée ; ces appartements si ouverts qu'on embrasse d'un coup d'œil, n'ayant pour la causerie intime ni réduits, ni sanctuaires : on comprend tout de suite que la vie doit manquer ici de ces mille secrets élégants qui alimentent le bal masqué. Dans ce monde à jour, le mystère devient trop vite scandale. Ces gens, qui se sont

vus la veille, le matin peut-être, n'ont rien de bien piquant à se dire à l'oreille, et il ne faut pas chercher ces figures animées d'une anxiété si divertissante, ces OEdipes à la torture entre deux sphinx en taffetas noir. Après quelques efforts d'imagination pour reconnaître la voix, puis pour se rappeler dans quelle maison on a pris le thé ou dansé ensemble, cavaliers et dominos vivent dans la meilleure intelligence et on ne voit vraiment pas à quoi les masques peuvent servir.

Pourtant, tels qu'ils sont, ces bals présentent à l'étranger une précieuse ressource d'observation, et c'est pour lui que l'intrigue fait le plus de frais. Il est si rare de voir un touriste s'oublier ici après les neiges, que le plus inconnu ne peut manquer d'attirer l'attention. On veut à toute force savoir qui il est, quel est le but de son

voyage; c'était la première question de chaque domino, souvent même sans nulle préparation oratoire, et je ne pouvais leur faire comprendre que c'était à eux à me dire ce qu'ils savaient ou devinaient. Se rendant une justice par trop sévère, les Russes ne veulent pas croire qu'on reste chez eux, l'hiver, sans un intérêt puissant, un livre à faire, du champagne à vendre, une alliance à conclure. La diplomatie est ce qui les affriande le plus, et vous ne sauriez imaginer de quelles missions fantastiques je me suis vu affublé.

Malgré cette ignorance totale des formes parlementaires, ou peut-être grâce à cette innocence du premier âge, j'ai dû à ces bals plus de révélations piquantes que la société ne m'en eût offert; j'ai confessé tous les corps de l'État en domino. Chez elle,

j'aurais trouvé l'aristocratie défiante et prude, posant avec raideur, ou bien forte sur son terrain, insolente peut-être; j'ai mieux aimé me rencontrer avec elle en terrain neutre et à armes égales. Là, quand je lui voyais quelque velléité d'impertinence, je me donnais le plaisir de la traiter en baronne de fraîche date qui veut faire la Montmorency et qu'on persifle malgré ses grands airs. Elle le mérite bien, je vous jure; mais aussi, parfois, je l'ai vue bonne personne, épanchant avec joie ses souvenirs de France, puis, bien bas, le pénible aveu de ses tristesses et de ses ennuis, les regrets du passé, et, plus bas encore, quelques vagues aspirations vers l'avenir. Malheureusement, en dépit de toutes ces missions fabuleuses auxquelles elle s'obstinait à croire, mes instructions ne m'autorisaient pas à lui donner de l'espoir. Quant à cette

liberté si vantée d'aborder l'empereur, ne croyez pas qu'elle en use pour risquer certaines vérités. Hélas! cette pauvre aristocratie n'a plus même le courage du masque, ou du moins ce n'est pas la politique qu'elle en couvre. Si, dans ces nuits, elle prend le bras du maître, ce n'est jamais, croyez-le bien, en créancière frustrée qui réclame et qui menace. Elle sait, d'ailleurs, que pour de telles hardiesses le masque la protégerait mal ; ici, le bal lui-même a perdu ses franchises, et l'espionnage ne reconnaît ni ne respecte cette trève de Dieu.

A propos d'intrigues, j'allais oublier la seule qui mérite ce nom, la plus piquante de toutes, car c'est une intrigue à visage découvert, je veux dire mon entrevue avec la police. Partout ailleurs un pareil tête à tête est fort désagréable et compromettant.

La police habite, d'ordinaire, quelque sale réduit dans un quartier mal famé, et si elle vous appelle, vous y allez honteusement, le long des murailles, comme chez une tireuse de cartes ou quelque chose de pis. A sa porte, on coudoie des hommes à figures sinistres et des femmes à mine souriante. Pour arriver à la maîtresse du logis, il faut braver l'atmosphère suspecte d'antichambres mal peuplées; on entre la main sur la poche, on sort le mouchoir sur les yeux, et si l'on est reconnu, on s'excuse. A Saint-Pétersbourg, il n'en est pas ainsi. La police a pour demeure un palais au grand jour, pour pages de jeunes officiers des plus beaux noms. C'est une existence de sultane favorite, somptueuse, inquiète, enviée, tremblante entre les capricieuses tendresses et les terribles colères du maître, toujours attendant quelque faveur nouvelle ou le cor

don des muets. Aussi, quand on vient vous dire un matin qu'elle vous a distingué et désire vous voir, vous vous élancez en traîneau avec le trouble charmant d'un premier rendez-vous.

Arrivé à l'hôtel, un laquais vous reçoit discrètement, et vous conduit, sur de moelleux tapis, jusqu'au boudoir dont la portière retombe sur vous. La police vous tend la main en souriant, vous offre une cigarette, et, au bout d'une demi-heure, tout en causant France, Russie, littérature, tabac turc, maryland, Taglioni, elle vous a confessé avec une insouciance adorable. C'est l'inquisition en peignoir rose, la question extraordinaire en gants parfumés. Si elle vous voit disposé à passer l'hiver, elle vous fait observer qu'un hiver russe est une rude épreuve pour les poitrines déli-

cates ; elle vous en fait un tableau terrible ; puis, vous montrant dans le lointain la France et son climat débonnaire, elle vous attendrit par les touchantes images de la patrie et du foyer. Si vous résistez, elle se fait humble : elle craint que les plaisirs de Saint-Pétersbourg ne paraissent bien fades à l'étranger qui arrive ayant aux lèvres l'excitante saveur de la vie parisienne. Naturellement, en homme bien appris, vous vous inscrivez en faux contre tant de modestie ; vous vous récriez sur le charme que vous promet l'étude de la société russe ; puis, pour un pauvre Français, encore tout meurtri de l'émeute, encore tout étourdi de l'aigre cliquetis de la politique, quelle douceur de se reposer un moment à l'ombre d'une protection bienveillante, d'apprendre à si bonne école la science du bonheur dans le calme, et d'en

rapporter les salutaires leçons à ses compatriotes qui en ont tant besoin ! Elle écoute tout cela, comme vous le dites, le plus sérieusement possible, et vous remercie d'un sourire plus équivoque encore que le premier. Puis elle vous tend de nouveau la main, et la comédie est jouée. Qu'on me le dise, en quels pays la police a-t-elle ces formes exquises de politesse et d'élégance ?

Mais partout, et quelles que soient ses manières d'agir, je l'ai trouvée bien ingénue de faire des questions, elle qui doit tout savoir ; bien indiscrète surtout de vous demander quel intérêt vous retient dans ses États. Outre que la parole a été donnée au voyageur pour ne pas répondre à la police, n'y a-t-il pas des raisons intimes qu'on ne saurait trahir? Ainsi, quand les sbires

du saint-siége veulent savoir de Byron pourquoi il s'oublie plusieurs années à Ravenne, où il s'ennuie si royalement, faudra-t-il qu'il leur livre un nom cher et sacré? faudra-t-il qu'il confie à ceux de l'Autriche un secret bien autrement précieux pour lui que l'honneur de vingt femmes, à savoir qu'il boite, qu'à Venise on ne marche pas, et que renversé sur les coussins de sa gondole, drapé avec goût, il est toujours beau? Cette conjecture m'est venue un soir en sortant du palais Moncenigo, et je l'abandonne aux biographes du poëte.

Je n'avais, moi, pour me taire, ni ces graves scrupules de conscience, ni ces frivoles réserves d'amour-propre; mais je n'ai jamais osé dire ma véritable raison, tant j'étais sûr d'exciter un rire d'incrédulité.

Comment convenir qu'on passe l'hiver à Saint-Pétersbourg pour apprendre le russe? A d'autres! on n'est pas si dupe que de croire de pareils contes. Les Russes sont les gens du monde qui parlent le plus de langues et les étudient le moins. Leurs travaux de linguistique sont à peu près terminés en nourrice. — Quel âge a votre élève? demandais-je à une gouvernante anglaise. — Onze mois, » me répondit-elle fort sérieusement. Ils en viennent, tout enfants, à parler assez bien trois ou quatre langues, voire même le russe, ce qui est moins exigé par la mode; mais, encore une fois, apprendre, dans le noble sens du mot, par l'étude et l'analyse, est pour eux chose inconnue, et sur les langues anciennes que leur valet de chambre n'a pu leur enseigner en jouant, ils sont d'une extrême faiblesse ou d'une entière ignorance; aussi comment admettraient-ils

qu'un étranger vienne faire de la philologie par 25 degrés de froid?

Vous le comprendrez sans peine, vous qui savez qu'avec un dictionnaire le kamschatka ne m'effraierait pas. Quel livre en effet vaut celui-là pour l'infini des ressources, et à lui seul ne les remplace-t-il pas tous? Le parcourir, n'est-ce pas promener son esprit distrait sur un clavier immense dont chaque touche éveille une idée nouvelle, un intime souvenir? Quand on s'est fatigué à suivre la pensée dans sa marche inégale, tantôt fille du ciel au vol brusque, ambitieux, tantôt lourde pédante au pas embarrassé, n'est-il pas bon de se reposer avec un mot, modeste chrysalide où le monde moral dort en germe, humble anachorète dont la solitude féconde donne à réfléchir? Puis dans cette lecture, en appa-

rence si aride, combien d'utiles enseignements! Étudier les dictionnaires dans leur ordre chronologique, n'est-ce pas, comme Cuvier, remonter une à une les couches superposées de la civilisation et de l'histoire? Ainsi, le premier gisement arabe rencontré dans la langue espagnole donne la date de l'invasion plus sûrement que Mariana; le dépôt tartare, laissé dans la langue russe, pourrait suppléer à Karamzine. Il y a tel mot qui fait connaître le caractère d'une nation, ses habitudes, ses tendances intellectuelles. Les Anglais disent: Cet homme *vaut* un million, pour exprimer qu'il le possède. N'est-ce pas là tout un signalement? Le mot *canaglia* n'a pu naître qu'à Naples; *habler* nous vient des Pyrénées, et *trinquer*, du Rhin. Les Grecs, esprits philosophiques, avaient appelé le monde *cosmos*, harmonie. Frappés surtout de

ses phénomènes sensibles, les Slaves l'appellent *svet*, lumière. Nous autres, gens d'avant-garde, nous avons pris aux Allemands *halte!* mot de plomb qu'il était utile d'attacher à notre aile, et nous leur avons donné *marche!* aiguillon que leur lenteur n'eût pas su trouver. Il est un mot triste et magnifique, que l'humanité semble avoir pétri de ses larmes et de ses joies, mot qui révèle notre destination morale mieux que Kant et Fichte; dans toutes les langues *passion* est synonyme de souffrance. Enfin il est des étymologies lumineuses qui expliquent toute une constitution sociale. Les Russes ont beau s'en défendre, leur mot *kniaz* (prince) vient de la même source que le mot *knout*.

En vivant dans la société des mots, on en vient à trouver à chacun sa physionomie, à se sentir pour eux de l'estime ou de l'aver-

sion. Il y en a de nouvellement créés, enfants dont nul contact n'a altéré encore la pureté : quelques-uns n'ont servi qu'aux poëtes, et après trois mille ans, conservent une naïve senteur d'Arcadie; et près d'eux en voilà d'autres coupables, déshonorés, rouges de sang : groupés en phrases ardentes, ils ont blasphémé Dieu, soulevé le monde, égaré tout un siècle, et vous les retrouvez là, comme de vieux criminels dans un pénitentiaire, isolés, farouches, désarmés. Puis, qu'un jour le cerveau s'échauffe, que l'imagination souffle sur tous ces mots et les anime : alors ils se lèvent et marchent; ce sont autant de mystérieux voyageurs, et quel plaisir de les suivre aux plateaux de l'Asie, aux versants du Caucase et de l'Himalaya, pour recommencer avec eux leurs migrations lointaines! Ils défilent devant vous, un à un, vous parlant de cho-

ses étranges, de sociétés évanouies : il y en a qui nous sont venus tout droit avec les croisades, pieux pèlerins brunis par le soleil d'Orient ; d'autres à travers l'Espagne, armet en tête, avec Abderame, ou, bohémiens honteux, avec les Morisques. Il en est qui ont pris de plus longs détours, et vous avez peine à les reconnaître, tant ils ont, en chemin, bariolé leur costume, altéré leur accent, effacé leurs couleurs. A quelques-uns, on s'étonne de voir le plaid écossais avec les babouches turques, le béret basque avec la robe traînante du bonze ; d'autres, partis du Pinde et égarés à la suite des caravanes, nous présentent le pur profil grec surmonté de la tiare persane ou du turban. Enfin, il y en a qu'on interroge en vain sur leur origine, énigmes impénétrables devant lesquelles l'étude découragée s'arrête, le doigt au front. A

Nodier seul il a été donné de faire comprendre et de prouver par l'exemple tout ce que dans un dictionnaire on peut trouver de science, d'esprit, de fantaisie et de cœur. Pour moi, je puis dire seulement tout ce qu'une bonne étymologie apporte de consolations à l'exil.

Vraiment, les Russes sont trop modestes. Leur belle langue mérite bien à elle seule qu'on s'oublie chez eux. Unissant la majesté orientale à la clarté européenne, elle a, pour composer ses mots, l'aisance et la richesse de l'allemand, sans en avoir la complexité pesante, les contorsions laborieuses ; comme l'espagnol, elle possède des notes gutturales, tempérée par des terminaisons d'une mollesse ionienne, et elle s'unit au chant avec une énergique douceur. La poésie lyrique se meut avec noblesse dans l'ampleur

de ses formes, et la tragédie se taillerait un manteau digne d'elle dans ses larges plis. Pour la littérature légère, et surtout pour la conversation, pour un échange d'idées fines et délicates, elle manque de souplesse, de nuances et de tours rapides. Cela s'explique sans peine. Quand la Russie entama l'œuvre de sa régénération, elle prit pour instrument une langue étrangère; elle voulait que l'Europe l'aidât à ce travail, et elle ne pouvait se passer d'interprète. La civilisation des idées a marché vite; la langue négligée n'a pu suivre, et souvent le contraste entre la naïveté primitive de ses allures et la pompe de ses mots rappelle la dignité charmante d'un bel enfant sérieux.

Mais si, à être laissée ainsi en arrière, elle a perdu en raffinements, elle y a gagné le rare mérite de rester populaire, intelli-

gible pour tous dans son style le plus élevé. Au lieu de se diviser en deux familles, dont l'une, anoblie, dédaigne l'autre, demeurée roturière, elle a conservé son unité. Grands et petits la parlent de même, et s'il y a une différence, elle n'est pas à l'avantage du beau monde, forcé, trop souvent, de recourir aux locutions françaises. Aussi, pour apprendre le russe dans sa pureté, on vous conseille d'habiter un village de l'intérieur.

Pour s'accoutumer à une langue il est deux moyens pratiques, commodes et précieux : les journaux et le théâtre. Je n'ai pas besoin de vous dire que, de toutes les formes littéraires, le journal a dû prendre ici le moins de développement. Tout ce qui ressemble à une tribune est nivelé au sol, et en rappelant ce fait, il ne

serait pas généreux de vouloir humilier la presse russe, née d'hier, quand sa voisine allemande, vieille raisonneuse qui a tant à dire, ronge son bâillon avec une patience si exemplaire. Un journal en Russie est donc ce qu'était la *Gazette de France* sous Louis XIV, un recueil d'ordonnances, de promotions, de nouvelles de cour. Mais comme si, par une loi fatale, le génie de la discussion devait avoir sa part de la main même de ceux qui le redoutent le plus, au-dessous de ce monde officiel, comme dans un cabaret au-dessous d'un salon, on permet aux gens de lettres de s'attabler dans un coin, et là de jaser, railler, médire assez à l'aise, surtout de se frotter l'un l'autre en toute liberté.

Auprès de cette noble compagnie, couverte de rubans et de pierreries,

si calme et si digne, si contente de soi et de toutes choses, qui toujours bénit et approuve, toujours parle de prospérité, de faveurs et de fêtes, lorsqu'on voit le feuilleton, prolétaire à la tenue négligée, le fouet en main, le cigare à la bouche, riant d'un rire triste et amer, froissant tout ce qu'on lui livre, et faute de mieux se moquant de lui-même, se débattant dans les entraves qui le gênent, sous les ciseaux qui le mutilent, s'efforçant d'élargir sa place, de monter et d'envahir; on trouve qu'il ressemble d'une façon effrayante au ferment populaire s'agitant sous les couches paisibles et polies qui le compriment : et alors le feuilleton ne fait pas rire, il inquiète, car on se rappelle comment, en tout pays, l'esprit d'examen prélude, et l'avenir s'éclaire des lueurs prophétiques du passé.

Quant à la politique, vous imaginez aisément ce qu'on en fait ici. C'est l'histoire contemporaine traitée comme Horace par les jésuites, c'est-à-dire expurgée de tout ce qui pourrait offenser la candeur et éveiller l'imagination d'un jeune peuple bien élevé. En gouvernante sévère et prude, la censure étend son éventail pour cacher à cet innocent pupille les écarts de ses aînés. Chargée de l'entretenir dans la croyance de l'âge d'or, elle lui présente les faits sagement adoucis et sous une forme décente; si bien que le bulletin graveleux de l'Europe constitutionnelle devient entre ses mains la plus édifiante morale en action. Si elle osait, elle lui offrirait le tableau attendrissant de nations désenchantées et repenties, venant déposer aux pieds de leurs rois ces chartes funestes dont elles ont reconnu l'abus. Mais les mots de *charte, révolution,*

république, et autres aussi mal sonnants, sont retranchés de son vocabulaire, et tel honnête bourgeois de Wladimir ou de Kieff peut fort bien mourir avec l'illusion fortunée qu'un monarque de droit divin trône à Washington. Moi qui me réduis toujours aux journaux du pays où je me trouve, je ne puis assez vanter l'excellence de mon régime actuel pour rafraîchir le sang et calmer les nerfs. Je le conseille à tout radical attaqué d'inflammation aiguë et abandonné des médecins; à coup sûr cela lui vaudra mieux qu'un pèlerinage au mont Saint-Michel.

L'office de censeur n'est pas ici d'une médiocre difficulté; c'est une sentinelle placée à la porte du palais, avec défense de laisser passer aucune figure désagréable. Y eut-il jamais consigne plus vague et plus em-

barrassante? Aussi imaginez ce que la presse française causerait ici d'émoi et de scandale, si elle arrivait tout droit avec son déshabillé léger et ses libres allures. Par bonheur, sur sa route se trouve Berlin, douane sévère où elle est visitée, lazaret où elle se purifie, limbe d'expiation où elle se transforme avant de pénétrer jusqu'aux régions bienheureuses de l'absolu. Parfois c'est une pensée républicaine qui s'est élancée de Paris, le bonnet phrygien en tête, la *Marseillaise* aux lèvres; coudoyant peuples et rois, elle va sans doute consoler quelque sœur prisonnière dans le Nord. Arrivée à Berlin, on la fouille, on la désarme; à la place de la cocarde rouge on lui met au front une couronne virginale; puis, vêtue de blanc, elle vient, les yeux baissés, faire révérence à la censure russe qui, trompée à

ses airs de rosière, l'accueille et lui sourit.

Ou bien c'est une plaisanterie, à la plume légère, qui va tomber aux mains maladroites d'un traducteur prussien. Le bourreau saisit brutalement la pauvre sylphide, flétrit et arrache ses ailes diaprées, déchire sa tunique de gaze et la laisse aller, chargée des lourdes draperies de la langue allemande. Figurez-Fanny Essler obligée de danser avec le manteau d'un margrave : aussi la malheureuse plaisanterie arrive se traînant sans grâce, si défigurée que moi-même je ne reconnais plus cette compagne d'exil.

Au théâtre l'embarras de la censure n'est pas moindre. Par exemple, qu'il s'agisse de monter l'opéra de *Gustave*, elle y consen-

tira de grand cœur à la seule condition d'un léger changement ; il suffirait de remplacer le coup de pistolet régicide par toute autre marque d'obéissance et de respect. Quant aux ressources dramatiques, les œuvres originales d'une véritable valeur sont rares. Là surtout les Russes vivent d'emprunts, et nous aurions mauvaise grâce à le leur reprocher, car ils en conviennent franchement, au moins sur l'affiche ; plus honnêtes gens en cela que nos voisins d'outre-Manche, qui nous volent sans vergogne, et signent notre bien de leur nom. Mais si le théâtre russe est peu riche en pièces d'une haute portée, il a des esquisses de mœurs nationales d'un comique parfait ; genre plus facile et dont on trouve dans les littératures les moins fécondes d'heureuses expressions. Par exemple, le *Revisor* est une délicieuse satire de mœurs administratives.

En général, pour avoir la caricature d'un peuple, on n'a rien de mieux à faire que de la lui demander à lui-même ; on l'aura plus ressemblante, et à coup sûr le procédé est de meilleur goût.

Il y a la même chose à dire de l'exécution théâtrale ; nos vaudevilles et surtout les farces indigènes sont fort bien joués. Pour le drame et la tragédie, ils n'ont qu'un acteur, mais un de ces hommes qui valent à eux seuls une armée, l'illustre Caratighine. J'ai admiré les célébrités d'Angleterre et d'Allemagne, et je crois fermement que si notre Talma a laissé un héritier en Europe, il est aujourd'hui à Saint-Pétersbourg.

Dans les autres branches de littérature, les Russes ont des richesses originales, des noms qu'ils chérissent et révèrent à juste

titre, mais, chez nous, presque ignorés. On dirait que la barrière, élevée par ce pays contre nos doctrines, empêche aussi l'exportation de ses gloires : il en résulte pour bien des célébrités boréales le sort de certains vins, fort estimables d'ailleurs, mais qui, faute de transport facile, se consomment incognito sur le terroir. Piqués de notre indifférence dédaigneuse pour leurs talents favoris, les Russes nous reprochent de nous complaire uniquement dans l'adoration de nous-mêmes. En conscience, la faute n'est-elle pas surtout à eux, et les gens qui s'isolent ont-ils bonne grâce à se plaindre d'être inconnus? La gloire, c'est la lumière, et la Russie ne l'aime pas.

Pourtant quelques noms privilégiés sont venus jusqu'à nous, et notre oreille s'y est habituée. Ainsi Karamzine représente l'his-

toire, Derjavine la poésie lyrique des Russes; Kriloff est leur La Fontaine. L'espace ne me permet pas un aperçu de leur littérature à ses différents âges, et, même parmi les noms contemporains, je dois me borner aux plus saillants. Par bonheur ils sont d'une orthographe assez humaine, et, à la rigueur, se peuvent prononcer. Ce n'est pas sans importance; car souvent la renommée, hors frontières, tient à une consonne de plus ou de moins.

Il y a peu d'années, la Russie a vu périr en duel son grand poëte Pouschkine, qui, si l'on considère la différence des conditions locales, peut se placer sans désavantage à côté de lord Byron. C'est également la sublimité du génie tempérée par toutes les grâces de l'esprit; c'est la même verve railleuse à laquelle il eût fallu autant de

liberté; surtout c'est le même dédain amer pour les misères et les chaînes sociales, la même aspiration vers une vie sans foyer : mais lui, ce n'est pas l'Océan qui l'attire, ce sont les steppes sans bornes; ce n'est pas le corsaire jetant à la tempête, comme un défi, son chant révolté, c'est le Tsigane promenant sur les bords du Don sa tente en lambeaux.

Le poëte avait parcouru ces contrées demi-barbares; il s'était mêlé à cette existence aventureuse, et l'image s'en est reproduite fidèlement dans ses vers. Il excelle surtout à peindre un camp de Bohémiens, grouillant au clair de la lune. Les femmes apprêtent le repas, les enfants jouent avec l'ours familier, des troupes de chevaux sauvages hennissent à l'entour. Assis devant un feu qui éclaire sa face ridée, l'ancien de la tribu raconte à

un groupe attentif quelque tradition confuse. Il parle d'un exilé, venu autrefois des doux climats du sud, saint vieillard inhabile aux choses les plus simples de la vie, qu'il fallait nourrir et réchauffer comme un enfant, car il n'était bon qu'à charmer l'oreille par d'harmonieuses paroles. Comment ne pas être touché de ce souvenir donné à Ovide par un poëte qui, lui-même, chantait pour de capricieux Césars, qui connut aussi l'exil, et précisément aux mêmes lieux?

Pouschkine jouit ici d'une popularité immense; les lettrés l'étudient et l'admirent, le moujik chante ses ballades. Eh bien! ce poëte d'une incontestable puissance, l'Europe ne le connaît pas; sa gloire n'a guère résonné plus loin que le sifflement de la balle qui l'a frappé.

En tête de la littérature militante règne Nicolas Gretsch, qui, par les formes multiples du talent, le charme du style, par l'alliance si rare de l'imagination la plus fraîche à une profonde science philologique, surtout par sa vieille autorité hautement reconnue et la vénération affectueuse dont l'entoure la jeune école, rappelle, et c'est là un grand éloge, notre patriarche de l'Arsenal. Par malheur, cet esprit si riche et si varié, allemand par la conscience, français par la grâce, est à peine connu chez nous de quelques salons, qui ont pu admirer sa vivacité et ses saillies. Si par hasard il a passé la frontière en forme de volume, il nous est arrivé couvert d'un voile impénétrable, et je puis vous dire combien nous y perdons.

C'est surtout comme journaliste que

Nicolas Gretsch a droit à toutes nos sympathies. Il est un de ces champions dévoués qui débattent obscurément les droits de la raison humaine, là où le sceptre et le sabre conspirent pour l'étouffer. La tâche n'est pas douce, je vous jure. On croit trop, d'ordinaire, que sous un gouvernement despotique la vérité découragée se résigne à un silence de mort. Non, pour être sourde, la lutte n'en est pas moins active; seulement elle procède de toute autre manière que chez nous. Le journaliste en France, c'est un soldat bien armé qui combat au grand jour et escalade la brèche, enseignes au vent. Ici, c'est le patient mineur qui creuse la terre avec un tronçon d'épée. En France, l'idée marche avec une entière liberté; mais aussi elle en abuse souvent pour être négligée dans sa tenue, brutale dans ses allures. Ici, toujours me-

nacée, toujours sous l'œil d'un tribunal hostile et sans appel, elle acquiert une merveilleuse finesse de nuances, un ton d'inaltérable dignité. Ne pouvant se montrer nue, elle a recours à mille travestissements ingénieux jusqu'au jour où, par surprise, elle glisse entre les ciseaux distraits du censeur.

Parfois le hasard donne au journaliste russe un étrange auxiliaire : il arrive que par une bévue de prote, la phrase la plus humblement orthodoxe apparaît un beau matin avec un petit air radical, fort divertissant à voir ; de là grand émoi à la cour et maligne joie au camp des écrivains, qui bénissent la faute d'impression providentielle et se frottent les mains en disant : Dieu le veut !

Les Russes ont aussi des romanciers

fertiles et ingénieux. Boulgarine, le roi du feuilleton, Zagoskine, le Walter Scott slave, Gogol, Marlinski, Lermantoff et d'autres encore excellent à peindre les mœurs populaires et à tracer les scènes d'histoire nationale. On a essayé de nous les faire connaître, mais sans parvenir à leur obtenir en France la popularité qu'ils méritent. Sous l'enveloppe moscovite, leurs figures n'offrent pas cette réalité profondément humaine qui anime celles de Fielding et de Lesage, et fait qu'en elles nous nous regardons vivre et agir. De plus, pour que nous la suivions avec intérêt dans ses détails, la société russe ressemble trop à la nôtre en ce qu'elle copie, et s'en écarte trop dans ce qui a résisté à la transformation. Elle n'est plus, comme celle que peint Cooper, assez primitive pour nous captiver par l'étrangeté seule, et elle n'a

pas encore, pour s'imposer à l'attention du monde, l'autorité de l'âge et l'éclat des services ; il lui manque également les grâces naïves de l'enfance et ces rides fécondes qu'imprime la science de la vie, et qui donnent à la vieillesse le droit de se faire écouter.

L'histoire des Russes nous touche bien moins encore. Avant Pierre le Grand elle n'est pour nous, et souvent pour eux-mêmes, qu'une collection de momies informes, de portraits pâlis, de figures mutilées, et à grand'peine nous laisse-t-elle le souvenir précis d'un fait ou d'un nom. Tous ces princes, dont l'Europe n'a jamais su les noms barbares, sans action sur leur époque, sans écho dans l'avenir, nous apparaissent à travers la brume mystérieuse qui enveloppe les khans de Tartarie. L'historien qui a retrouvé avec peine leur généalogie

douteuse, n'a pu, malgré tout son talent, rendre à ces tristes fantômes le caractère et la vie. Un Russe même a besoin d'un certain patriotisme, pour affronter ce tableau d'une lourde monotonie ou d'une révoltante crudité. Parfois, durant l'espace de plusieurs règnes, le Kremlin retentit, sans relâche, de scènes violentes et de cris furieux, véritable cabanon de fous couronnés. C'est une orgie, à soulever le cœur, de despotisme stupide et d'infatigable bassesse, dégoût dont rien ne console, ni un éclair de poésie, ni un germe d'art, ni un instinct de générosité.

Toutefois, il faut bien parcourir ce long martyrologe du peuple russe, afin de savoir tout ce qu'il a pu porter d'oppression et de tortures, je ne dis pas avec patience, mais avec une sorte d'enivrement. Après cela on trouve bien ingénus, ma foi, ceux qui, au-

jourd'hui, prennent la peine de le plaindre, et de rêver déjà pour lui l'avénement de la liberté. Il est surtout dans cette histoire une page que je leur recommande, car elle met singulièrement en relief ce trait curieux du caractère national, l'adoration passionnée du pouvoir absolu. En montant sur le trône, un de leur czars ou grands-ducs s'avise, chose inouïe! d'invoquer ses devoirs, et offre de jurer la religieuse observation des lois. Il faut voir avec quelle amusante colère les boyards interpellent et arrêtent le monarque novateur. Découragé dans ses tendances libérales, celui-ci n'insiste pas et remet sa charte dans sa poche. Convenez que les Russes ont manqué, ce jour-là, une bien belle occasion. Ils n'en sont pas, je crois, à la regretter encore, et c'est heureux, car on peut douter qu'elle revienne de si tôt.

Quant aux romans intimes, aux délicates analyses de cœur, il se passera bien du temps sans doute avant qu'ils possèdent un diamant comme *René* ou comme *Adolphe*, si même ils doivent le tailler jamais. Les femmes qui, seules, pourraient leur en fournir la matière, n'ont pas chez eux de place assez haute ni d'influence assez reconnue. L'Asie, qui a pesé deux siècles sur ce pays, a laissé, comme stigmate de la conquête, l'empreinte de ses mœurs aussi bien que de son langage ; or, chez les poëtes orientaux, la femme ne se montre que pour jeter de son balcon des fleurs symboliques, ou pour être lancée à la mer, cousue dans un sac.

Les classes inférieures de la population russe ont surtout conservé cette empreinte. C'est pour les femmes la même vie à l'écart dans les soins du gynécée ou les causeries

oisives du bain mauresque, tandis que le mari trône seul au bazar ou à la salle du festin. Celles de rang élevé doivent elles-mêmes se résigner à un *a parte* humiliant. Dans les repas on les parque toutes ensemble à une extrémité de la table, et, lorsqu'elles se retirent, les hommes restent seuls à boire et à fumer, en échangeant de libres propos, selon la mode anglaise. Or, qu'attendre, je vous prie, de gens qui renvoient les femmes au dessert, comme si le frein salutaire de leur présence n'était pas pour l'esprit, pour la forme des idées, la seule garantie de délicatesse et de distinction? A bien examiner, nous qui préférons à tout le charme de leur compagnie, nous sommes les seuls pour qui elles soient un élément littéraire aussi précieux. Voilà pourquoi un portrait de femme, daté de Paris, a la même valeur en Europe qu'a-

vait autrefois une savante ciselure de Benvenuto Cellini.

Ainsi la littérature russe, qui n'est pas sans richesses, manque jusqu'ici de retentissement au dehors. Assise au milieu des neiges, la *balalaïka* en main, la Muse slave, mélancolique et voilée, chante à l'écart, et c'est à peine si nous saisissons quelques notes confuses. Elle se console de l'indifférence du monde en mesurant les vastes domaines où sa voix s'étend, en comptant les millions de sujets qui l'écoutent. Mais hélas! la gloire se fait-elle en famille et sans échos lointains? La pauvre Muse sait d'ailleurs, et c'est là sa grande tristesse, que de hautes sympathies lui manquent, que la politique et la guerre sont des rivales préférées. La Russie n'attache guère d'importance qu'aux chefs-d'œuvre signés par ses diplomates, et s'oc-

cupe peu de ses poëtes. Qu'elle y prenne garde pourtant, cette insouciance porte malheur ; ce sont les poëtes qui donnent la gloire, et ils se vengent assez par le silence. Il se peut qu'elle soit appelée à la première place dans les congrès, mais à ce banquet des intelligences que notre siècle prépare à l'avenir, il est à craindre que sa part ne soit faible et ses représentants inaperçus.

Il serait bien hasardeux d'apprécier, sans compétence spéciale, l'état des sciences dans un pays. Seulement j'observe ici que sur la liste des savants, les noms de désinence moscovite forment une imperceptible minorité. Il semble que, en s'emparant des provinces de la Baltique, la Russie ait voulu surtout faire l'université de Dorpat prisonnière, et se ménager un lieu de remonte pour ses

académies et ses écoles. Elle laisse à ses nouveaux sujets le soin des études sérieuses, et a obtenu ainsi, sans travail, l'élément qui lui manquait. Mais, je vous prie, imaginez ce que doivent souffrir ces libres et fougueux rêveurs soumis au régime militaire, et pris à la gorge dans le carcan de l'uniforme russe. Adieu les costumes moyen âge, coquets et fantasques, les tuniques de velours à crevées, les bottes fortes et les éperons de chevaliers ! Adieu les orgies bruyantes, les rencontres de nuit avec le gué, l'éternelle guerre avec le Philistin ! Adieu les duels de chaque jour et les glorieuses balafres ! Adieu surtout cette liberté de la chaire qui console l'Allemagne de toute chose, et les innocentes hardiesses que ses princes débonnaires permettent, sans danger, à la science ! Courbée sous un joug inflexible, portant le deuil de tradi-

tions qui s'effacent, la pauvre université de Dorpat écoute, de loin, le joyeux chant des sœurs qu'elle a perdues, et si parfois elle chante encore elle-même, c'est tristement, en captive qui se reproche d'amuser ses vainqueurs.

Dans les arts, la détresse menace d'être aussi bien grande. Dès qu'un peuple commence à balbutier sa langue, il trouve la poésie, et parfois ses premiers essais restent et sont admirés à toujours ; mais les arts s'apprennent et se forment par une lente étude et de patients efforts. Les Russes possèdent ce qu'ont pu leur donner, presque en un jour, l'or et la volonté de leurs souverains, de riches collections rapportées d'Italie et de Hollande ; ils entretiennent libéralement des élèves à Rome, et l'imitation a produit quelques talents isolés. Ils ont un peintre,

Bruloff, dont le pinceau fantasque a des éclairs; un sculpteur, le baron Clodt, qui, pour les chevaux surtout, rivaliserait avec nos plus habiles artistes. Ils ont des palais bâtis par des architectes étrangers, et pour lesquels ils prodiguent les colonnades avec aussi peu de mesure que les Anglais, si fiers de leurs tristes portiques en fer creux, tout près de se croire artistes parce qu'ils sont fondeurs.

Les églises byzantines sont les seuls monuments qui aient conservé du caractère; leur cinq coupoles, semées d'étoiles d'or sur fond d'azur, semblent une gracieuse couronne, détachée du ciel. Par malheur, ces églises manquent absolument de variété : tant, pour la décoration, l'art est gêné par les exigences du dogme. En ce moment, ils en construisent une qui promet d'être fort re-

marquable, au moins par le grandiose, la richesse, et, ce qui est plus rare ici, la solidité. Ce n'est que marbre, bronze et granit; mais au moment où j'écris, elle est encore à demi cachée par les échafaudages, et il en est des édifices qui se voilent pour se bâtir comme de ces génies longtemps attendus qui s'enferment pour travailler à un grand ouvrage. Les amis annoncent des merveilles; le public s'en tient à une espérance méfiante, et dit comme Alceste: Nous verrons bien.

En musique, les Russes ont des chants nationaux empreints d'une douce tristesse; car toujours les mélodies des sociétés naissantes sont plaintives, comme pour ressembler à des vagissements. Depuis quelque temps ils s'essaient à l'opéra. *La Vie pour le Czar*, de Glinka, est d'une originalité pré-

cieuse, leur première œuvre d'art peut-être qui n'ait rien imité. La science y revêt une forme si naïve et si populaire, c'est, comme poëme et comme musique, un résumé si fidèle de tout ce que la Russie a souffert et chanté, elle y trouve si bien ses haines et ses amours, ses larmes et ses joies, sa nuit profonde et son aurore radieuse; c'est d'abord un sanglot si douloureux, puis un hymne de rédemption si fier et si triomphant, que le dernier moujik, transporté de son *izba* au théâtre, serait touché jusqu'au fond du cœur. C'est plus qu'un opéra, c'est une épopée nationale, c'est le drame lyrique rendu à la noblesse de sa destination primitive, alors qu'il n'était pas un amusement frivole, mais une solennité patriotique et religieuse. Je n'ai jamais assisté à ce spectacle sans une profonde émotion.

Il ne faut donc, en fait d'arts, demander aux Russes que des succès épars, mais rien qui ressemble à une école; en auront-ils jamais? Il est permis d'en douter. Pour toutes choses leur aptitude est très vive, mais ils sont peu faits pour des études persévérantes. Puis les arts, aussi bien que les lettres, souffrent de préoccupations rivales. Comme ces cadets de famille, lancés de bonne heure dans le monde avant leur éducation terminée, et qui, se trouvant trop gentilshommes pour devenir marchands ou artistes, prennent la cape et l'épée, le peuple russe s'est fait militaire. Ici la caserne domine tout l'ordre social; le commandement de la manœuvre couvre les voix de l'école et le chant des poëtes. La Russie dirait volontiers comme l'ancienne Rome : A moi la domination des armes! à d'autres les arts énervants de la paix!

Rome pouvait prendre cette devise, qui, du reste, trahissait encore plus de jalousie que d'orgueil. Le chaos des sociétés nouvelles avait à se débrouiller par le glaive, et ce travail voulait un long avenir : mais de nos jours, devenue vieille et amie du repos, l'Europe craint de livrer à la rude main d'un soldat sa constitution fatiguée. Elle s'abandonne, corps et âme, à la diplomatie, empirique accommodante, aux belles manières, à la parole mielleuse, qui guérit tout sans employer ni le fer ni le feu. Que les fils de la politique s'embarrassent, elle approche, lente et boiteuse, comme les Prières d'Homère, relève ses manchettes de dentelle, et, de ses doigts blancs et déliés, dévide patiemment l'écheveau mêlé. Que deux peuples se soufflettent, ne craignez rien : conciliatrice obstinée, elle dit n'avoir rien vu, rien entendu, qu'après tout il n'y a

pas de quoi se couper la gorge; puis, au lieu d'armes, présentant aux adversaires deux plumes croisées, elle les oblige à signer que l'honneur est satisfait.

Depuis que le règne de cette pacifique souveraine est établi, la guerre ne ressemble-t-elle pas un peu à ces tonnerres d'opéra qui dorment dans la coulisse jusqu'à la scène à fracas? Qu'on s'y prépare comme à l'éventualité d'un duel, soit; qu'on tienne ses pistolets en état, que l'on casse de temps en temps un fleuret pour s'entretenir la main, à la bonne heure! c'est assez pour la prudence et la dignité; mais, dans le siècle où nous sommes, croire à l'épaulette comme position sociale en Europe, ne marcher qu'au son du tambour, et, quand les autres peuples ont pris le frac et la robe de chambre, vivre

seul cuirassé, éperonné, armé jusqu'aux dents, n'est-ce pas rappeler cet honnête chevalier de la Manche, parcourant, la lance au poing, les routes paisibles de l'Espagne, et faisant gravement la veille des armes dans la cour endormie de la *venta?*

Si j'en veux un peu à ces goûts soldatesques, c'est uniquement pour le tort qu'ils font à de plus nobles tendances; car, à cet appareil militaire, la vie de chaque jour doit un éclat, un air gaillard et cavalier dont nous n'avons plus idée depuis que le frac noir donne à nos fêtes même un aspect si lugubre et si bourgeois. Puis, en supposant à la Russie le goût fort improbable des confidences, elle dirait sans doute que si elle se tient ainsi en armes, fronçant le sourcil et brandissant son grand

sabre, ce n'est pas pour regarder l'Europe, mais que, du côté de l'Asie, ses intérêts et ses vues demandent cette attitude formidable et ces airs guerroyants. Après tout, au point où en est la civilisation intellectuelle de ce pays, ses ressources sont déjà bien suffisantes pour défrayer quelques mois de séjour, surtout si, par une sage entente de ses plaisirs autant que par justice, on ne gâte pas les jouissances actuelles par le perfide souvenir de décourageantes perfections.

C'est le tort des rares touristes qui se hasardent de ce côté; ils touchent du bout des lèvres à une civilisation encore jeune, et, parce qu'ils ne lui trouvent pas le haut goût de la nôtre, ils rejettent la coupe avec dédain. Toute différence les révolte; pourtant à quoi s'intéresser, en voyage, si ce n'est aux diffé-

rences, et, passé la frontière, ne faut-il pas remercier le peuple qui veut bien ne pas nous ressembler? Ils s'agitent un mois dans les dissipations du grand monde, à cette hauteur d'où les détails et les causes échappent, dans ces régions parfumées où l'on n'a guère à étudier que la coupe des uniformes et le dessin des mazourkes. Ils se laissent combler de politesses et même d'honneurs, imprudence où ne tombe pas celui qui veut garder décemment sa complète indépendance d'expression. Le grand point, c'est qu'ils puissent dire : J'ai été à la cour! sa majesté m'a dit..... etc.; comme si, dans ces conversations officielles, il y avait rien à apprendre; comme si, dans la vie de même qu'au théâtre, pour bien voir et bien entendre, surtout pour critiquer librement, il y avait rien de mieux qu'une place au parterre.

Puis, ils courent la poste, leurs tablettes en main, sans savoir un mot de la langue, pour demander raison de ce qui les choque et surprend. Revenus chez eux, ils publient hardiment autant de volumes que leur voyage a duré de semaines, tranchant sans façon les questions les plus délicates. Quant à passer un hiver dans ce pays, ils s'en gardent bien : beaux touristes, en vérité, qui ne sauraient vivre six mois sans voir le foyer des Bouffes et de l'Opéra !

Pour moi, qui ne suis pas un faiseur de volumes et qui vous donne en peu de pages la récolte d'une année entière, j'entends autrement les devoirs de la profession, et j'en suis récompensé par de vifs plaisirs. L'hiver que j'ai passé à Saint-Pétersbourg a été un de mes plus agréables et plus utilement remplis. Je n'ai

point, je vous jure, regretté ceux de Naples, dont la tiède oisiveté est fatale à la vie de l'esprit; hivers dépourvus de tout comfort, gueux à la mode, n'ayant que leur rayon de midi, grelottant soir et matin les pieds sur un brasier, dans un maigre manteau, et qui, faute du bien-être interieur propice à l'étude, vous jettent au soleil des places, lazzarone en gants blancs.

Ici, loin de se plaindre du froid, on l'aime et on le bénit; car le froid, c'est la lumière, le mouvement et la vie; c'est la rue animée d'équipages, de riches étoffes, de visages frais et rosés. S'il diminue et menace du dégel, on s'inquiète, on le rappelle: au moment où, sombres et maussades, Paris et Londres se morfondent tristement, les pieds dans la fange, la tête dans le

brouillard, il faut voir comme Saint-Pétersbourg est charmant d'éclat et de gaieté. Il est difficile de concevoir, sans en avoir joui, toute la sensualité d'une course en traîneau. On va aux îles descendre les montagnes de glace, ou prendre part aux courses de rennes sur la Néva. On va faire des pique-niques dans les villages voisins, entendre, au wauxhall de Pawlosk, les Tsiganes, sauvages et mystérieux chanteurs dont le chef, à la figure expressive et mobile, debout, la guitare en main, le corps penché, la respiration haletante, semble les fasciner de son regard fixe et profond.

La nuit, c'est encore un plaisir de parcourir la ville, surtout quand la neige étincelle sous la lune, et que mille traces lumineuses, laissées par le fer des traîneaux, se croisent en tout sens comme des rubans

de feu. En allant au bal, on rencontre une foule d'équipages découverts, revenant du théâtre, et, suivi d'une escorte intéressée, l'omnibus du conservatoire qui ramène au sérail les jeunes sujets du chant et de la danse. On voit autour d'un feu de bivouac un groupe de cochers, la barbe poudrée à frimas, qui se chauffent, les bras tendus, et, se détachant sur la flamme, l'élégant profil d'un cheval qui piaffe et secoue sa crinière glacée.

A travers les fenêtres que souvent rien ne voile, si ce n'est un rideau de verdure et de fleurs, on surprend au vol quelque scène intime, une famille prenant le thé, une femme au piano, ou bien tout le luxe d'une fête qui brille et retentit. Partout ailleurs la vie privée cache ses joies égoïstes derrière un double rempart de volets et

de tentures. Ici, elle les livre à tous, elle jette au passant le reflet de ses lustres, les enivrements de sa musique; elle le peut sans scrupule, car il n'y a pas, à rôder autour de son seuil, ces misères affamées et envieuses qui, rentrant le soir sans pain, lancent un regard de colère et de menace à la fête qui les insulte. « On ne meurt pas de faim en Russie, » voilà un proverbe dont il est permis d'être fier.

Puis, de temps en temps, c'est une solennité religieuse. Le 6 janvier la population s'assemble sur le fleuve pour la bénédiction des eaux. Un petit temple circulaire, à colonnes, s'élève sur la Néva, en face du palais. Le prêtre y monte, livrant au vent sa longue chevelure, et commence la cérémonie, à laquelle, malgré l'intensité du froid, tous, empereur et peuple, assistent tête nue.

Plus tard, c'est Pâques qui vient clore l'hiver par un dernier transport. A minuit le canon gronde dans la ville illuminée; la foule inonde les églises. Ce n'est point le calme recueilli de nos fêtes; c'est une ivresse bruyante, exaltée, telle qu'il la faut peut-être pour saluer un dieu retrouvé. Notre clergé, avec sa tenue modeste, ses mouvements réservés, ses prières à voix basse, serait là fort mal à sa place; mais le pope a des allures mâles, un développement de formes et de taille, une vigueur de poumons, une pompe hardie, qui affrontent cette jubilation désordonnée et en dominent les plus fougueux éclats.

Christos voscress! Le Christ est ressuscité! Ce cri retentit au même instant dans l'empire entier. Tout autre bruit s'éteint, toute autre pensée s'arrête, le même mou-

vement rapproche toutes les mains et toutes les lèvres ; moujiks et seigneurs s'embrassent, non pas de ce baiser dédaigneux et timide, comme l'échangent, d'ordinaire, le gentilhomme qui s'humanise et le pauvre qui ose à peine le prendre ; c'est un baiser franc, sonore, d'une égalité toute chrétienne. Vous avez aussi, vous étranger, votre part de ces pieuses caresses. Telle dame que vous connaissez à peine, pendant que vous portez sa main à votre bouche, vous baise à la joue, suivant la mode russe. Que refuser ce jour-là à l'homme qui se présente avec l'œuf de Pâques, peint ou doré ?

Pendant huit jours les divertissements sont en permanence sur la place du palais, et le peuple s'y livre avec une joie d'enfant que le nôtre, dès longtemps blasé, ne con-

naît plus. Au reste, ce sont à peu près les mêmes jeux et les mêmes spectacles. Je me rappelle, entre autres, une parade de pauvres Mexicains, en maillot rose, dont le costume, par un froid très vif encore, était bien la concession la plus rigoureuse que l'art ait jamais faite aux exigences de la couleur locale.

Pour moi, j'ai rempli mon rôle de touriste avec une constance dont les Russes m'ont dit avoir vu peu d'exemples. Représentant de la France à des fêtes un peu primitives, le souvenir des nôtres ne m'a rendu ni indifférent ni sévère pour ces naïfs essais. J'ai vu à l'œuvre les saltimbanques slaves, et on sait qu'il y en a de bien adroits. J'ai applaudi le cheval savant de l'Ukraine, et répandu les copeks dans le petit commerce en plein vent. J'ai mangé avec estime le

craquelin de Vibourg, et, comme un vrai croyant, rendu mes devoirs au beignet de Pâques, au *blini* sacramentel. Mais ce que j'ai vu de plus curieux peut-être, c'est, à une boutique de jouets, la charge si connue du plus fécond de nos romanciers, apportée, sans doute, par quelque princesse enthousiaste, et imitée en bois par un artiste de village, qui ne savait pas, certes, à quelle gloire il s'attaquait. Si jamais l'original voyage de ce côté, voilà une surprise de vanité à laquelle il ne s'attend pas.

Pendant toute cette semaine, comme aussi pendant celle qui précède le carême, je me suis tenu en faction sur la place, ne la quittant que pour aller, vers deux heures, au théâtre, qui lui-même est en permanence et a ses représentations de jour et

de nuit. Je me suis multiplié, et jamais voyageur n'a fait un service plus rude et plus consciencieux. Je ne le regrette pas, car mon dévouement, j'ose le dire, a été apprécié par les indigènes, et ne peut que servir aux bonnes relations des deux pays. Il y a bien des notes diplomatiques qui n'en pourraient pas dire autant.

Vous le voyez, l'hiver russe n'est pas si terrible qu'on se le figure; pour moi, j'en aime l'âpre franchise et les austères beautés. C'est avec regret que je l'ai vu finir, et il m'en coûte de le quitter encore pour vous parler de cette saison pâle et douteuse que, par ces latitudes, on appelle l'été.

LETTRE II

II

Mon ami, vous avez sans doute été surpris de me voir donner des regrets à l'hiver russe, et si j'ajoute que les premières haleines du printemps m'ont causé une certaine tristesse, vous aurez encore plus de

peine à me croire ; et pourtant rien n'est plus vrai. Je regrettais cette vie si animée qui allait s'éteindre, ces tableaux étranges près de s'effacer, cette lutte contre le climat dont je sortais vainqueur ; je regrettais ce manteau de neige si éclatant, les forêts argentées, les traîneaux si doux et si rapides, et jusqu'à la pelisse, magnifique et délicieux vêtement dans lequel on emporte la chaleur de sa chambre, et qui vous enveloppe comme d'un bain onctueux.

Puis, le passage d'une saison à l'autre est extrêmement pénible. La Russie appartient si bien à l'hiver, qu'elle s'en sépare après un long déchirement. Cette décoration boréale, qui s'était dressée comme par miracle, se démonte avec une difficulté infinie. L'épaisse couche de glace amoncelée sur le sol cède lentement, res-

saisie par l'air vif de la nuit, et, pendant une ou deux semaines, les rues sont impraticables. L'atmosphère est déjà tiède et molle, et, par prudence, on étouffe encore sous le poids des fourrures. Mais lorsqu'à la fin, le soleil et la hache aidant, la ville s'est dégagée, c'est un véritable enchantement. Ailleurs, et surtout dans les meilleurs climats, les premières joies du printemps sont capricieuses et troublées ; ici je les ai goûtées sans mélange. Après de si longues rigueurs, la nature se détend et se fond en un sourire d'une entière franchise et d'une ineffable tendresse, sourire de mère qui pardonne.

La Néva délivrée reprend son cours, et la population vient en foule saluer son fleuve adoré. Bien que la terre se remontre nue et dépouillée, on la revoit avec bonheur, et il

semble qu'elle se soit cachée plusieurs mois uniquement pour se faire aimer davantage. A propos, je ne voyais pas trop pourquoi le calendrier russe reste en désaccord de douze jours avec le nôtre, comme si dans la correspondance des deux cabinets il n'y avait pas déjà assez de causes de malentendus, sans se quereller dès la date; à présent j'en sais la raison. Honteuse de n'avoir au mois de mai ni fleurs ni verdure, la Russie a ralenti l'année autant qu'elle a pu, comme ces gens qui, pour s'excuser d'être en retard, font reculer d'un quart d'heure l'aiguille de leur montre.

Si, malgré sa nudité complète, la terre charmait déjà, jugez de ce qu'on éprouve lorsqu'enfin elle a repris sa parure. Ces paysages qui, à l'arrivée et sous l'influence de comparaisons récentes, vous semblaient

si pauvres et si pâles, maintenant vous ravissent; rendu indulgent par une privation sévère, vous trouvez aux horizons de la grandeur, aux teintes de la grâce, à la végétation certaine richesse. Parfois même, et c'est l'hyperbole de l'illusion, vous prenez au sérieux de modestes montagnes qui font un joli effet de lointain, quand un arbre ou une maison ne les masque pas.

Alors on se met à jouir avec empressement et délices de la nature retrouvée. On va aux camps assister aux manœuvres, entendre les soldats chanter leurs prières avec un ensemble si parfait. On visite les résidences impériales, Péterhof, si pompeux, dominant fièrement le golfe de Finlande; Tsarskoïé Sélo, retraite chérie de la grande Catherine, et si plein encore de sa mémoire. Il y a parmi les ombrages du parc

une petite salle de spectacle, style chinois, d'un mauvais goût adorable, à laquelle rien n'a été changé. Il semble encore voir la souveraine dans sa loge, et derrière elle le comte de Ségur, qui, penché à son oreille, la félicite de ses victoires en Grèce, à moins, et c'est plus probable, qu'il ne lui donne un distique pour une fontaine, ou une épitaphe pour son chien favori. En parcourant les corridors, j'ai vu, tracé sur une porte, un nom qui, pour nous aussi, est un aimable souvenir, le nom de mademoiselle Sontag, aujourd'hui comtesse et ambassadrice, et qui, sur cet autre théâtre où elle n'est plus la première, a peut-être plus d'une fois regretté la petite loge où elle rentrait enivrée et triomphante.

Il est auprès de Saint-Pétersbourg un lieu qui, pour se faire admirer, n'a besoin ni

d'illusion ni d'indulgence : ce sont les îles de la Néva, vastes parcs baignés par des bras de rivière plus larges que notre Seine et réunis par des ponts élégants. D'innombrables maisonnettes, emballées à l'automne dans des nattes, comme des porcelaines précieuses, reparaissent au jour, parées jusqu'au toit de fleurs tout épanouies. Elles sont de formes variées à l'infini, depuis la terrasse italienne et la coupole orientale jusqu'au toit aigu du chalet, toutes portant au front le nom de leurs maîtres, et non ces tristes écriteaux qui font ressembler nos villas à des hôtelleries auxquelles on n'a le temps d'attacher ni affections ni souvenirs.

Les îles possèdent même un théâtre où la comédie vient prendre le frais, et dont la colonnade grecque, demi-cachée par la

verdure, rappelle le temple antique entouré de son bois sacré. Imaginez ce beau lieu animé d'équipages et de cavalcades, qui se perdent sous les avenues ombreuses ou se reflètent, au bord, dans les eaux limpides. Nulle ville en Europe ne peut se vanter de telles promenades, si riches d'étendue et de fraîcheur. Les Russes se hâtent d'en jouir : ils y campent plutôt qu'ils ne s'y établissent ; car l'été est bien court, et si par malheur il est pluvieux, ce paradis n'est bientôt plus qu'un marais malsain qu'il faut abandonner.

La première solennité dont on salue le printemps, c'est une revue, car ici pour une revue tout prétexte est bon, et l'on ne conçoit la joie que plumet en tête et tambour aux champs. Quand on a une garde de soixante mille hommes toute resplendissante d'or, comment se refuser le plaisir de tirer

de l'écrin et de faire chatoyer au soleil de mai ce magnifique et coûteux joyau? Une revue à Saint-Pétersbourg est un spectacle monté avec un luxe inouï, une œuvre d'art que tout peintre admirerait. Cette plaine mouvante, si richement émaillée, sur laquelle des milliers de lances agitent leurs flammes, semble un vaste parterre que le vent fait onduler, et à voir cette harmonie savante de formes et de couleurs, cette profusion raisonnée de rubans et de plumes, dans les moindres détails de toilette cette coquetterie un peu féminine, on soupçonne que, pour de si gracieuses fêtes, une modiste française a dû apporter au conseil suprême ses inspirations et ses dessins.

Mais ce qui donne surtout à ces revues une singularité frappante, ce sont tous ces vassaux d'Asie, Tcherkesses, Lesghiens, Tar-

tares, etc., etc., otages d'une soumission douteuse, auxquels on donne la place d'honneur, sans doute pour flatter des sujets d'hier, impatients du joug. Ces guerriers étranges, en cottes de mailles, armés de carquois et de flèches, maniant avec habileté des chevaux arabes, au poitrail scintillant d'acier, reportent l'esprit en pleine *Jérusalem délivrée*, et je pourrais, montant avec vous au sommet d'une tour, essayer un dénombrement à la façon du Tasse. Mais, outre que je désespère de trouver ici tant de noms glorieux et poétiques, je n'oserais, comme lui, m'adresser à la muse des combats ; ce serait conscience de la réveiller pour des amusements si enfantins, et je serais réduit à t'invoquer, muse des parades, innocente idole des armées oisives et des rois ennuyés ; toi qui aimes à te jouer dans le reflet des cuirasses polies et des sabres vier-

ges, dans la soie immaculée des drapeaux neufs; toi que charment les fanfares joyeuses et le salut des canons chargés à poudre, petite maîtresse musquée et nerveuse qu'une note fausse révolte, qu'une goutte de sang ferait évanouir!

Saint-Pétersbourg m'avait appris ce que j'en voulais connaître; je songeai à visiter Moscou. C'est un luxe à envier à la Russie que ces deux capitales, toutes deux vastes et riches, expressions vivantes de ses deux âges, se recommandant par des caractères et des mérites si opposés: l'une, le cœur, recueilli dans la religion des souvenirs, l'autre, la tête, fardée et souriant au présent; l'une racine tenant profondément au sol, l'autre tige efflorescente, penchée vers la lumière; l'une vieille et auguste épouse, se passant fièrement des czars qui l'ont dé-

laissée, mais ne leur pardonnant pas, assise à l'écart sur les fondements de son Kremlin, dans sa robe orientale, la main sur une cicatrice récente; l'autre, favorite d'hier, insolente et frivole, baptisée d'un nom germanique, vêtue à la française, se mirant coquettement dans le cristal azuré de son golfe, belle parlementaire envoyée vers l'Europe, lui faisant des avances, et disant: Admirez-moi.

La route de Saint-Pétersbourg à Moscou est renommée pour la perfection du travail. Du reste on s'attend si bien à la trouver plate et monotone, qu'on saisit avec reconnaissance le moindre accident, rencontré par le regard: une ondulation de terrain, le mouvement d'un champ en pleine récolte ou le parfum d'une prairie en fanaison; un lac, et au milieu, un monastère dont l'eau

répète les campaniles peints; le Volga, noble fleuve, auquel on jette, en courant, un salut pour la mer Caspienne; un village traversé le dimanche, et devant l'église de jeunes paysans en habits de fête et des fleurs au chapeau, qui vous regardent avec de calmes et bienveillantes figures, comme on en voit dans les illustrations de ballades allemandes. Ces plaines sans bornes, sorte de désert cultivé où l'homme s'aperçoit à peine, respirent une poésie austère qui se reflète jusque dans l'œil doux et résigné du moujik, dans les notes plaintives de son chant. Pour vous-même qui passez, le demi-sourire de cette nature, échappée si peu de jours à l'hiver, son véritable maître, a une tristesse sympathique qui n'est pas sans douceur. Puis, au train dont on est emporté, on n'a pas le temps d'être sévère pour ces tableaux si vite évanouis.

Je me faisais un vif plaisir de voir Nowgorod ; trouver en ce pays de ces vénérables pierres noircies qui parlent du passé eût été une émotion si nouvelle ! Mais vain espoir. La Russie a un tel orgueil de jeunesse, elle a si bien rompu avec ses anciens jours, que la plus légère teinte de ruines lui déplaît ; ses villes mettent du blanc, et la vieille Nowgorod elle-même replâtre et peint ses rides. Les murs d'enceinte sont recrépis avec soin, comme si l'on craignait que le mot *république* ne reparût quelque part sur leurs briques séculaires. Ce n'est pas sans effort que la mémoire retrouve dans un sol si bien dompté ce mot hardi et rebelle, dans une atmosphère si paisible l'écho longtemps endormi de ce cri de liberté. Un souvenir de république en Russie, cela n'étonne-t-il pas comme un de ces débris fossiles appartenant à des races disparues ?

A un voyageur épris des hauts faits de l'empire, ce n'est point par ce chemin que je conseillerais d'arriver à Moscou. Il devrait suivre les traces de la grande armée, faire une pieuse halte sur chaque champ de bataille ; puis, parvenu sur le mont du Salut, battre des mains, comme nos soldats, en voyant se développer à ses pieds la ville féerique aux mille couleurs. La route qui réunit les deux capitales n'offre ni souvenirs saisissants, ni perspectives lointaines. De ce côté Moscou ne s'annonce pas. Seulement le troisième jour, à travers les vapeurs du matin, j'aperçus une quantité de coupoles paraissant et disparaissant derrière de légers nuages, comme les boules dorées d'un jongleur. C'était le Kremlin ! Deux heures après, j'entrais dans la vieille forteresse des czars, et, du haut de sa plateforme, je jouissais d'un tableau splendide.

On dit qu'à la vue de Moscou madame de Staël s'écria : « Rome tartare ! » Je l'avoue, j'éprouvais quelque peine à voir égaré par ces pâles et froides latitudes ce beau nom de Rome, si chaud de gloire et de soleil, nom si auguste qu'en parer une ville, c'est lui mettre au front la plus royale des couronnes ; mais si risqué que fût le rapprochement, mon premier coup d'œil l'a pardonné. Oui ! voilà bien un peu Rome avec ses collines onduleuses, ses innombrables églises, les steppes de ses faubourgs, son silence de cloître, rompu par un chant de cloches sans repos. Voilà son contraste de luxe et de misère, ses palais somptueux et ses mendiants, son Capitole, saint dépôt de traditions vénérées, pierre fondamentale autour de laquelle se sont amassées les alluvions de l'histoire ; voilà jusqu'à son fleuve étroit et limoneux. C'est également la pompe

sacerdotale dominant l'appareil civil, et il ne manque pas même le vaste carrosse doré du métropolitain pour rappeler les lourds équipages du Vatican; car, ainsi que Rome, Moscou, si longtemps siége d'empire, n'est plus qu'un sanctuaire, et se console, avec les fêtes religieuses, de son pouvoir évanoui, de ses empereurs perdus.

Certes, l'émotion produite par l'aspect de Rome est bien autrement profonde et respectueuse, mais celle qu'éveille Moscou est plus vive et plus imprévue. Les merveilles de l'Italie nous étaient, par nos lectures, devenues si familières, qu'il nous semble les revoir. Le Kremlin, avec son architecture fantastique et son histoire mystérieuse, drame sanglant joué dans l'ombre, a l'attrait excitant de la nouveauté et de l'inconnu. Parmi les nombreux édifices contenus dans

son enceinte, j'aime surtout le vieux palais des czars, bijou mauresque qui a été pour moi un souvenir exquis de l'Alhambra, et une église de style inouï, bariolée du haut en bas d'arabesques étranges, et dont les coupoles ouvragées imitent divers fruits, ananas, grenades, pastèques ; tout ce qu'on peut imaginer de plus capricieux et de plus extravagant, une chinoiserie gigantesque.

Moscou a une physionomie tout orientale que relève encore cette quantité d'Arméniens et de Tartares en robes de soie ; on sent que l'Asie n'est pas loin, qu'elle a passé par là, laissant son turban sur les églises, et sous la croix grecque son croissant oublié. On reconnaît encore la mosquée, basse et écrasée dans sa forme, dont la coupole mollement arrondie attend que les bénédictions du ciel descendent sur ses écailles

d'or, au lieu d'aller, comme nos flèches hardies, crever la nue pour y porter la prière. Par une brillante journée d'hiver, Moscou, c'est Constantinople en pelisse, c'est l'Orient gelé.

Après ce que je vous ai dit de Saint-Pétersbourg, vous peindre en détail la vie et la société de Moscou serait vous soumettre à d'inévitables répétitions, et pourtant on observe entre ces deux capitales des différences tranchées. La nouvelle vit sous les yeux du maître; la cour donne à ses plaisirs de l'éclat, mais aussi de la gêne : l'ancienne, avec plus de liberté, possède à peu près les mêmes ressources, ses théâtres montés avec le même luxe, sa troupe française, son conservatoire de musique et de danse, et le palais de son gouverneur, qui lui fait une cour au petit pied. Moscou a son école d'écri-

vains, en tête de laquelle marche Zagoskine, l'illustre romancier; au tragédien Caratighine, Moscou oppose Matchaloff, et les opéras de Vertoski à ceux de Glinka. Cette balance presque égale d'avantages produit entre les deux villes une rivalité qui n'est pas sans aigreur.

A Pétersbourg tout le monde sert, tout le monde porte l'uniforme, militaire ou civil. Il faut bien occuper cette noblesse qui ne saurait pas encore, par les arts et l'étude, remplir décemment ses loisirs. Plutôt que de rester à ne rien faire, ce qui déplaît en haut lieu et compromettrait à la longue les priviléges, on voit les plus grands noms descendre à des emplois qui, chez nous, malgré nos tendances démocratiques, paraîtraient incompatibles avec certains titres : un prince est directeur des postes ou

conservateur des hypothèques. C'est qu'en effet, lorsque la noblesse est hautement reconnue et appuyée par les institutions, elle peut sans inconvénient se risquer à déroger, assurée qu'elle est de maintenir sa place et ses droits ; mais quand elle a cessé d'être une puissance officielle, et n'a pour se faire respecter qu'à compter sur elle-même, elle devient, comme toute croyance attaquée, d'une réserve et d'une sévérité infinies.

Il résulte de cette loi de service universel que Saint-Pétersbourg a le mouvement forcé, l'activité ennuyée d'un commis ou d'un lieutenant de garnison ; Moscou, au contraire, est un vieux gentilhomme mangeant ses revenus loin de la cour, s'amusant comme il veut et comme il peut, trop heureux qu'un étranger vienne animer parfois

le vide de sa riche oisiveté. L'hospitalité y a donc encore plus de largeur. C'est une vertu dont les Russes sont fiers et à juste titre ; mais lorsqu'ils s'en vantent à nos dépens, et nous reprochent de ne pas la connaître, peut-être n'ont-ils pas assez réfléchi. Il est des qualités qui tiennent beaucoup moins au caractère d'un peuple qu'à l'âge de sa civilisation. L'hospitalité est une de ces vertus primitives qu'on trouve développées surtout près du berceau. La tente du cheik qui vous abrite et vous nourrit, sans même s'informer de votre pays, est encore plus libéralement ouverte que le palais du boyard, à la porte duquel la lettre de recommandation ne nuit pas.

Il faut bien en convenir, l'hospitalité est le plus souvent fille de la solitude et de l'ennui. Observez les Anglais à Londres, ils

vous sembleront égoïstes, rogues, méfiants : qu'on les voie au contraire comme Jacquemont les a vus, se desséchant dans leur fastueux exil de l'Inde, ou, comme je les ai vus moi-même, à Gibraltar, attachés sur leur roc, avec l'ennui au flanc, on les trouve sociables et généreux. Éloignés des grands chemins de l'Europe, les Russes sont reconnaissants et empressés pour tout ce qui apporte à leur vie assez monotone un élément nouveau, à leur atmosphère un peu lourde quelque brise plus excitante, à leur société encore pâle un reflet plus chaud. A mesure que chez eux les communications deviendront plus faciles, les hôtes plus nombreux, que la vie sera plus accidentée et mieux remplie, ils doivent s'y attendre, cette vertu, dont ils s'enorgueillissent et à laquelle je rends hommage, ils la verront s'altérer ; déjà Moscou reproche à Saint-Pétersbourg

d'avoir subi cette influence : à Moscou même les traditions patriarcales commencent à s'affaiblir ; ils en sont à regretter le temps, voisin encore, où à la table des seigneurs un inconnu même venait s'asseoir. Que sera-ce quand la vapeur leur vomira des visiteurs par milliers ? Alors sans doute l'expérience les rendra plus indulgents, et ils comprendront que, pour les nations aussi, les vertus peuvent être une affaire de temps et de position.

Au reste, si les Russes condamnent parfois légèrement les autres peuples, il faut reconnaître qu'avec eux l'Europe a été, dans ses jugements, bien inconséquente et bien inégale, passant d'une flatterie excessive à une dénigrante sévérité. Au siècle dernier, il se fit du côté du nord une vive lumière. Avant tous et plus haut que tous, la France

étonnée battit des mains ; les poëtes s'écrièrent que le soleil avait changé sa course, et se détournèrent de l'orient déshérité. Puis, le premier éblouissement passé, nous regardâmes de plus près : à ces nouveaux venus qui se révélaient avec tant d'éclat, nous demandâmes leurs titres ; nous en attendions des merveilles, ou, tout au moins, ces œuvres d'art hardies, ces épopées vigoureuses, produits d'une jeune séve ; et comme ils ne purent nous montrer que les palais de nos architectes, les tableaux de nos peintres et le calque de nos écrivains, nous les déclarâmes pauvres et lents à produire. Parce qu'ils avaient surgi tout d'abord, armés comme des hommes, nous oubliâmes qu'ils étaient nés de la veille, et qu'on ne pouvait, sans injustice, leur demander les richesses et le blason des sociétés vieillies. Leur premier pas

avait été un pas de géant, et plus tard, voyant qu'ils hésitaient à nous suivre dans la voie aventureuse des réformes, il se fit contre eux une réaction d'impatience et de mauvaise humeur. Nous dîmes nous être trompés, et, au lieu du grand jour, n'avoir salué qu'une aurore boréale, vain mirage de la nuit.

Et pourtant, non, c'était bien le jour, le jour qui devait durer et s'accroître, faible encore pour nos yeux exigeants, convenable peut-être aux zones de transition qu'il éclaire; jour qu'on doit bénir, en songeant aux ténèbres qui s'épaississent au delà. Mais, et c'était l'illusion, la lumière vers laquelle nous nous étions tournés avec enthousiasme venait de nous, c'était un reflet, et s'il nous avait paru si vif, c'est que Pierre l'avait recueilli au foyer de sa pensée

puissante, si bien que le fruit, éclos à sa chaleur, avait pris aussitôt l'apparence de la maturité.

Voilà surtout ce qui frappe dans ce pays : c'est le contraste entre la virilité des formes et la simplicité primitive du fond ; c'est un enfant qui, sans initiation, a changé ses langes contre la robe prétexte, trop ample et trop sérieuse pour lui. La civilisation est un vêtement que chaque peuple doit se faire à sa taille, lentement, fil à fil. Nous autres, actifs travailleurs, à l'œuvre dès l'aube, nous savons ce qu'il en coûte de temps et de patience pour amener à bien ce précieux tissu de pourpre et d'or : parfois il s'en rompait une maille, et il nous fallait un demi-siècle pour en renouer la trame brisée. Voulant épargner aux Russes un labeur si difficile, Pierre leur apporta,

toute prête, cette robe splendide, et, dans son ardente précipitation, la leur jeta aux épaules, sans leur laisser même le temps de quitter le caftan tartare; aussi, bien qu'ils la portent avec adresse, on sent au dessous quelque chose qui en gêne la grâce, et malgré le soin qu'ils prennent d'en rassembler les plis, elle s'ouvre parfois et laisse voir la grossière étoffe du caftan. C'est ce que Napoléon exprimait d'un mot si incisif.

Chez les Russes, en effet, tout, jusqu'à leurs meilleures qualités, a l'âcre verdeur d'une venue trop hâtive. Par exemple, on est frappé tout d'abord de leur extrême politesse; leurs réunions publiques ont la tenue décente d'un salon, et, à les juger d'après cela, on les dirait nos maîtres. Mais si on les observe, on reconnaîtra bien-

tôt que c'est là une mise en scène récente, et non cette politesse entrée à fond dans les mœurs par la longue expérience d'une vie élégante; cette politesse toujours égale et soutenue, sachant parler aux femmes avec déférence, aux hommes avec tact, réservée dans ses prévenances, y attachant du sens et du prix; qualité si précieuse et si rare qu'il faut des siècles pour la produire, et, nous le savons déjà, un moment de négligence pour l'altérer.

La politesse des Russes n'est encore qu'une affaire de discipline, une partie de l'uniforme qu'ils prennent le matin avec le hausse-col. Ils vous serrent la main à première vue et sans choix; si, au théâtre, ils vous touchent le coude, ce sont des excuses sans fin; mais à vous, étranger qu'ils voient pour la première fois, ils vous fe-

ront, sans y songer, des questions fort indiscrètes, ou bien, devant vous, critiqueront étourdiment votre pays. Si vous vous liez avec eux, vous trouverez à leur intimité de capricieux mouvements et de brusques échappées.

Entre eux, c'est bien autre chose : qu'une querelle survienne, et, à travers ce vernis trop nouveau, reparaît l'ancienne nature dans sa rudesse et sa violence. Alors triomphe tristement, à toutes les hauteurs, cette unité de la langue russe que je vous ai vantée; princes et moujiks sont au diapason. Ce qu'aux jours de colère les plus grands dignitaires s'entendent dire et supportent est quelque chose d'inouï, impossible à écrire dans aucun idiome. Je vous l'ai dit, on n'attache pas assez de prix ici à la société des femmes, et où la politesse

s'est-elle jamais formée sans leur influence et leurs leçons?

Puis, dans ce pays, la chevalerie n'a pas eu son ère, et on ne peut y trouver ce qu'elle a laissé ailleurs : ce point d'honneur délicat, cette susceptibilité chatouilleuse et jalouse, toujours alerte et la main sur le pommeau de l'épée. La loi contre le duel est prise ici au sérieux; et cette loi, excellente en morale, n'a pas une aussi favorable influence sur l'aménité des relations sociales; on mesure moins sévèrement ses paroles quand on n'a pas à en répondre.

Il en est de leur luxe comme de leur politesse : il manque d'égalité et de tenue; ils se le sont imposé comme une mode, avant d'en avoir le besoin et l'intelligence. Ils s'entourent, par imitation, d'un comfort

dont ils savent à peine se servir : tel seigneur qui s'est fait décorer un lit somptueux, aime tout autant dormir dans sa robe de chambre, sur un divan de cuir. La moindre de nos bourgeoises se trouverait fort à plaindre de voyager comme une princesse russe, couchant dans une sale chaumière, sur les coussins de sa voiture, vivant de pain noir et de thé. Celui de nos soldats le mieux brisé aux fatigues s'effraierait de voir un officier de la garde impériale allant au Caucase dans un chariot sans ressorts, lancé au galop sur des chemins effondrés.

Si les riches entendent ainsi les douceurs de la vie, jugez de ce que ce doit être pour les pauvres. Durant les nuits les plus rigoureuses il n'est pas rare de voir un moujik étendu sur le seuil d'un magasin pour le

garder ; presque toujours le *dwornik* (portier) dort sous la voûte glacée de l'hôtel, et vous froissez, en rentrant, la peau de mouton qui lui sert de lit. Tout ce peuple est dur dans ses habitudes, et cette remarque n'est pas inutile pour s'élever à des considérations plus hautes, pour apprécier le gouvernement et la législation qui les régissent.

Parmi les touristes comme parmi les historiens, il y a deux écoles. L'une s'embarque dans l'étude d'un pays avec des systèmes arrêtés et des mesures absolues. Pénétrée d'un profond respect pour la race humaine, tout ce qui offense ses austères idées est condamné sans appel. Ne lui parlez pas de la gloire, son prestige n'absout rien : pas même de bonheur ; à ses yeux, le bonheur n'est qu'une lâcheté, s'il s'endort

avant de s'être assuré des garanties et des droits.

A l'autre, artiste avant tout, il faut la grâce des formes et l'animation des tableaux. N'invoquez pas devant elle la loi de renouvellement et de progrès : aux sociétés comme aux édifices, elle aime à voir la teinte sombre ou dorée des siècles. Pour ce qui reste encore de cette riche façade du moyen âge, aux reliefs vigoureux, aux arêtes vives et fragiles, elle redoute les révolutions, toujours armées du niveau et de la hache; l'industrie, qui salit tout de son haleine enfumée, qui broie tout de sa main de fer. Peu raisonneuse et nullement utilitaire, elle préfère la tourelle du château qui découpe et pare le ciel au triste obélisque de l'usine qui l'obscurcit; le pas aventureux de la mule aux palpitations fébriles du rail-

way. Elle aime mieux l'Italie, étendue au soleil, que l'Angleterre haletant à la lueur de ses fourneaux. Peu sensible aux réformes sociales, elle se détourne du Turc en frac, écoutant proclamer des chartes qu'il ne comprend pas; peut-être même, s'il fallait choisir, aimerait-elle mieux voir en Grèce le gracieux turban des anciens maîtres que le maussade shako du Bavarois. Pourvu qu'elle rencontre une certaine somme de bien-être, elle est toute disposée aux concessions indulgentes et aux faciles accommodements. Elle a pour devise : peindre, et non prouver.

De ces deux écoles, la première a, certes, des tendances plus hautes et plus sérieuses. A ses touristes, je dirai : N'allez pas en Russie, vos systèmes auraient trop à souffrir; allez ou retournez aux États-Unis. Là, vous

trouverez la dignité humaine glorifiée; dans les rangs les plus bas, vous la verrez encore armée et vigilante, et si, à l'heure du thé, le citoyen qui vous *aide* juge que vous le sonnez avec trop peu de cérémonie, il pourra bien vous en demander raison : vous serez contents.

Pour moi, j'avoue humblement que je suis de l'autre école. A bien des voyageurs toute monarchie despotique donne des crispations. Je ne suis pas si nerveux, et ne me hâte pas de souffrir pour les gens de ce qu'ils prennent eux-mêmes en patience. Le bonheur a plus d'une forme, et, de toutes les tyrannies, la moindre n'est pas cet esprit de propagande qui, bon gré, mal gré, étend un peuple sur le chevalet des théories, puis le mutile ou le tenaille sans pitié.

Je dirai plus : j'ai toujours trouvé fort doux de vivre l'hôte d'un gouvernement absolu. C'est une machine qui fonctionne avec un silence digne, et vous jouissez de son calme sans ressentir sa pression, ni être solidaire de ses vices. Puis, d'ordinaire, dans les pays ainsi gouvernés, la vie privée a une grande aisance d'allures; je me fie beaucoup moins à ceux qui inscrivent fastueusement sur leur porte le mot : liberté. On sait à combien de petites gênes est soumis l'étranger qui visite l'Amérique du nord et les villes libres d'Europe. Au lieu de cela, par exemple, quelle douce résidence que la Toscane, paisible pension bourgeoise dont le maître se charge de votre bien-être, à la seule condition d'observer le règlement! Là, point d'émeute qui vous heurte au passage, et convertisse

votre voiture en barricade; point de *facciosos* qui, sur les grandes routes, vous rançonnent ou vous fusillent; point de processions chartistes qui vous prennent dans leur flot, et vous mènent, vous qui n'avez pas fait de vœu, boire de l'eau à un club de tempérance; point de ces individualités orgueilleuses qui vous fatiguent de leurs bruyantes querelles; point de ces lieux communs irritants qui, chez nous, font du cercle le plus modeste un congrès ou un concile.

On trouve en Russie, au suprême degré, ce calme de surface, et il s'y joint une étrangeté de forme qu'il ne faut plus chercher ailleurs en Europe. Au moment où, sur notre vieille palette effacée, toutes les couleurs menacent de se fondre, n'est-ce pas une bonne fortune de trouver encore quel-

ques tons vifs et tranchés? Cet édifice féodal, oublié dans un coin, avec ses castes étagées, ses vives oppositions d'ombre et de lumière, m'intéresse comme une curiosité de musée, comme une cristallisation du passé, conservée avec soin. Si j'avais, à chaque pas, remarqué qu'on souffrît autour de moi, je me reprocherais ces frivoles plaisirs d'artiste, ces égoïstes jouissances d'antiquaire; mais non, les Russes me paraissent contents tels qu'ils sont, avec leur législation terrible et leur gouvernement de fer. Les peines, qui suffisent chez nous, ici ne seraient pas même comprises; ils mépriseraient, faute de le sentir, le sceptre caressant d'une royauté débonnaire : « Nous avons la peau dure, disent-ils eux-mêmes; il nous faut le knout. » Je ne me reconnais pas le droit de les contredire et je les félicite d'avoir au moins le knout

ouaté, ce dernier terme de leurs utopies politiques.

Pourtant il est une classe qui me paraît fort à plaindre, et c'est la dernière sur laquelle on songe à s'apitoyer, car elle a toutes les joies de la vanité et du luxe : c'est l'aristocratie. On a dit d'elle : « fruit pourri avant d'être mûr; » mot qui semble lui être échappé à elle-même, tant il a l'effrayante vérité d'un cri de conscience; au moins le lui ai-je entendu répéter dans ses moments de franchise. Assez d'autres lui ont reproché d'avoir les vices de la décrépitude, avant de connaître les mérites de la virilité. Je ne l'attaque pas, je la plains; ce qui, si elle m'entendait, serait pour elle bien autrement nouveau et blessant.

Les seigneurs russes ont tous passé

quelques années à l'étranger; beaucoup d'entre eux ont été élevés en France, et, si cela était permis encore, ils enverraient leurs enfants à la même école. Sceptiques, révoltés, ils s'en retournent vivre au milieu d'une population pieuse et soumise, dont ils seraient l'étonnement et le scandale, si elle pouvait lire dans leur cœur, hypocritement voilé. Ils s'en retournent profiter d'un état social qu'ils savent être aujourd'hui en Europe une énormité flagrante, user et abuser de droits monstrueux, dont l'exercice n'a plus même l'excuse de la croyance; car ils doutent de leurs priviléges autant que de leurs devoirs : adorateurs sans foi du trône qu'ils encensent, et, pour leurs vassaux prosternés, idoles qui rient d'elles-mêmes et se méprisent. Ils ont aspiré l'air vif de nos clubs, parfois le souffle ardent des ventes italiennes. Il est de ces hom-

mes qui ont pressé la main de Pellico et de Gonfalonieri, excité de leur haleine douteuse les rêves de ces nobles martyrs; puis, rentrés chez eux, on les voit se faire maîtres et marchands d'esclaves, et, comme ils disent, ô blasphème! posséder des âmes. Ils savent, et ils sont muets; ils ont la lumière, et ils la tiennent sous le boisseau; la vérité, et ils la portent en eux ainsi qu'en un tombeau scellé. Ils ont touché à l'arbre de science, et, comme l'enfant de Sparte, il doivent, sans se plaindre, cacher sous la robe ce larcin qui leur dévore la poitrine. Ils ont goûté aux délicatesses d'une civilisation plus avancée, et ils dédaignent amèrement ce qui se fait chez eux, tout en dénigrant la France qu'ils regrettent, et qui veut bien leur jeter encore la pâture intellectuelle dont ils ne sauraient plus se passer. Ils aiment leur

pays, ils ont prouvé que nul sacrifice ne leur coûte pour son indépendance et sa gloire; eh bien! l'air qu'on y respire les étouffe; ils ont toujours l'œil tourné vers la frontière, et, une fois dehors, cette Russie dont ils parlent avec des formules si tendres, peut-être ne la reverraient-ils jamais, si un oukase ne les obligeait à y revenir. Je vous le demande, est-il au monde une situation plus fausse et plus digne de pitié?

A côté de ce malheur que, du reste, je prends trop au sérieux, le plus souvent malheur sans dignité, qui s'ignore ou se console avec le jeu et le champagne, il est d'autres souffrances si intimes et si chastes, si noblement courageuses, qu'on se reproche de les trahir, même pour leur rendre hommage. Il est en Russie quelques hom-

mes créés pour la vie des pays libres. Là où la naissance est tout, ils n'ont compté que sur le talent et le travail; on les nomme conseillers d'État, sénateurs; on leur pend au cou des rubans et des ordres, et ils sourient tristement de ces dignités oisives ou impuissantes, de ces titres vides qui n'ont ni sens ni valeur. Des sphères élevées, où ils planent, ils ont sur l'humanité de claires et larges vues. Que le jour se lève, ils l'ont devancé; que le signal résonne, ils sont prêts et tout armés; pour s'élancer dans la lice, ils n'ont rien à dépouiller de ce harnais féodal, qui, pour les autres, rend la marche impossible. Que la liberté se montre, ils la connaissent, car ils la portent en eux : ou plutôt, non, ils n'ont au sein qu'une idole; c'est leur patrie, patrie rêvée, image voilée et bénie qu'ils parent et adorent, à la-

quelle ils offrent les saintes macérations du sacrifice, les glorieuses humiliations de la patience.

Pourtant cette patrie attendue, implorée, ils savent qu'ils ne la verront pas, et que le jour est loin encore. Ils vivent isolés entre une aristocratie frivole, et le peuple dont l'abrutissement les décourage; au lieu de marcher en tête et bannière déployée, ils vont mêlés à cette foule aveugle qui ne les connaît pas. Souvent ils m'ont rappelé le marquis de Posa à la cour de Philippe II: encore lui, du moins, il espère voir la réalisation de ses rêves; il a, pour confident, un fils de roi, qui lui répond de l'avenir. Mais si Schiller, soufflant sur l'histoire l'esprit de notre siècle, osa livrer aux échos de l'Escurial ces illusions précoces, il n'est pas de poëte assez hardi dans ses

inventions pour risquer aujourd'hui de pareils élans entre les murs jaloux du palais des Czars.

Les hommes dont je parle souffrent en silence; seulement, si quelque mesure tyrannique les blesse au vif, vous voyez un nuage passer sur leur front, leur regard s'animer d'un feu sombre, leur lèvre trembler comme pour une menace. Vous attendez en vain qu'ils s'épanchent; en vain, sœur consolatrice, votre âme s'offre à leur âme meurtrie : ils se taisent, et ce n'est ni peur ni défiance; mais ils veulent, sans murmure, boire jusqu'à la lie cet amer calice : sur le rude chemin du calvaire, ils se trouveraient lâches de permettre qu'une main amie essuyât leur front épuisé, arrachât les épines de leur pied saignant; ils croient à une

transfiguration radieuse, et cette foi les soutient.

D'avance ils ont étudié le jeu des sociétés nouvelles; ils ont assisté, chez nous, au choc lumineux des idées, écouté les libres retentissements de la tribune, admiré la marche digne et sereine de notre justice. S'ils voient avec inquiétude nos émotions populaires, le tumulte de nos comices, la violence de nos débats, ils sont trop sensés pour ne pas reconnaître que ces abus sont justement le prix dont la liberté se paie. Et pourtant, eux aussi, ils nous critiquent avec amertume; ils disent tout ce qu'ils blâment, ils ne disent pas tout ce qu'ils envient; car ils craindraient que l'autorité de leurs éloges n'excitât trop tôt le désir de l'essai. Peut-être aussi s'exagèrent-ils le péril des réformes afin de s'exhorter à la

patience du présent, de même que les enfants du cloître grossissent innocemment les dangers du monde, pour mieux supporter les austérités de leur cellule.

Souvent je les ai entendus condamner la France; mais loin de m'offenser de leurs âpres censures, j'admirais l'héroïque effort de ces pieux mensonges. Ils sentent en eux la séve qui bouillonne, et cette pensée si vivante, ils semblent la consacrer au culte d'une chose morte : les regards tournés vers l'avenir, ils veillent auprès de ce cadavre du passé qu'il n'est pas temps encore d'ensevelir, et à voir avec quelle tendresse ils le défendent, on dirait qu'ils désirent le ranimer. Cette parole qui instruirait le monde, ils la ravalent à des conversations frivoles; ce style qui éclairerait les questions les plus hautes, ils s'en

servent, ô dérision! pour décrire une fête de cour, pour célébrer le mariage d'une princesse ou le baptême d'un grand-duc: rois de l'intelligence qui cachent leur couronne, généreux captifs qui courbent la tête pour ne pas briser, en se dressant, la voûte de leur prison. Savez-vous, dites-moi, un dévouement, si actif qu'il soit, plus méritoire que cette sublime inertie?

Mais à mesure que l'on quitte ces hauteurs de la noblesse et de l'intelligence, on trouve la vieille, la véritable Russie, qui n'a subi ni rêvé aucune altération. Là, au lieu d'avoir à plaindre, j'ai eu souvent à envier, en me rappelant les profondes misères observées ailleurs. Certes, la vie du moujik est rude; mais où la vie du pauvre qui travaille ne l'est-elle pas? Son pain est bien noir, mais il ne craint pas d'en man-

quer; le seigneur auquel il appartient pourvoit à ses besoins. Il vit et meurt avec l'insouciance d'un enfant, et pour trésor il a l'ignorance absolue d'un état meilleur. L'hiver, c'est plaisir de le voir chaudement enveloppé de son paletot fourré dont la coupe n'est pas sans grâce, les pieds dans de hautes bottes, les mains dans des gants épais; l'été, avec sa tunique rouge ou bleue, laissant le col découvert, ses longs cheveux divisés sur le front, et retenus par un étroit bandeau de cuir, à grains d'acier. Le costume des femmes au village est charmant de forme et de couleur, et, aux grands jours, il déploie un luxe d'étoffes et de broderies que nos plus riches fermières ne connaissent pas; dans les provinces méridionales, la paysanne russe ajoute à sa toilette une profusion de fleurs.

Comme le moujik ne peut rien acquérir, il ne connaît pas cette cupidité insatiable et envieuse qui fait de nos paysans des voisins si hargneux : sa figure, pleine de douceur, n'exprime ni les angoisses de l'inquiétude, ni l'épuisement d'un travail excessif. L'avenir de la récolte le tourmente peu, le sien encore moins ; c'est son maître qui en a le souci. Pour bonheur il a les joies du ménage, dont un caprice ne peut le priver ; la loi défend de le vendre seul et sans les siens. Pour plaisirs, il a sa guitare grossière dont il s'accompagne en chantant et en dansant, les fêtes de la religion et de la famille, le bain en commun, comfort si précieux que nos pauvres ignorent. Lorsqu'on le voit sur la fin de sa vie, assis au seuil de sa chaumière, dans toute la majesté d'une vieillesse paisible et honorée, je défie qu'on puisse croire au malheur.

Qu'on plaigne donc, si l'on veut, le seigneur pour qui le moujik est une richesse contestée, le gouvernement pour lequel il est un embarras sérieux; mais lui, pourquoi le plaindre? D'ordinaire, on le confond avec l'esclave, et jamais pourtant il n'a eu d'un esclave ni le nom ni le sort. Le mot de serf n'a même pas, en russe, d'équivalent; on dit : l'homme de la forteresse, du château. On l'appelle aussi *chrétien*, *âme*, noms saints et touchants qui proclament ses droits éternels et non sa dépendance d'un jour, comme pour rappeler à ses maîtres qu'ils n'ont pas en leur pouvoir une chose vile, livrée à leur merci, mais un frère de baptême dont ils doivent compte à Dieu, et que, si les chartes humaines l'ont oublié, l'Évangile a songé à lui avant tous. Ce n'est pas, comme l'esclave, un prisonnier de guerre

vendu à des étrangers, ou soumis à ses vainqueurs; c'est un homme de la même race, enfant de la même patrie et de la même foi, enchaîné au sol natal par ses affections et ses souvenirs bien plus que par ce lien factice qu'il ne sent pas.

Loin d'être pour toujours attaché à la glèbe, le moujik obtient facilement la permission d'aller à la ville exercer une industrie. C'est là que, grâce à des rapports directs et continuels, l'étranger a occasion de l'observer, et il est impossible de ne pas s'intéresser à ces bonnes et simples natures. Comme les cochers ne sont pas soumis à un tarif, il faut, pour chaque course, faire un petit traité; mais la concurrence est si grande, et leur humeur si accommodante, que l'arrangement est bien vite conclu. Avec eux point d'impertinence à craindre : s'ils

trouvent qu'on manque de justice ou qu'on tient mal sa promesse, ils réclament, tête découverte, dans les termes les plus respectueux; si on les refuse et les rudoie, ils prennent un air de contrition souriante qui désarme, et on leur donne plus qu'ils ne demandaient. D'une patience à toute épreuve et d'une intelligence rapide, ils écoutent sérieusement, et comprennent presque toujours le russe fantastique que vous leur parlez. Entre eux ils sont d'une gaieté expansive, et, comme tous les gens du peuple, d'une politesse cérémonieuse que j'ai vue seulement parmi les Arabes et sur les grandes routes de l'Andalousie.

Permis à qui voudra de trouver abjecte et servile l'humilité du paysan russe; peut-être moi-même ai-je plus de sympathie pour le pauvre Castillan drapant dans son manteau troué sa nudité insolente: c'est que lui,

dans la tiédeur de l'air, dans l'éternel sourire du ciel, dans l'aspect d'une terre féconde et parée, il trouve une assurance de bien-être facile, un conseil ou du moins une excuse d'oisive liberté. Mais en ces rudes climats, où, pour lutter avec une nature hostile et d'implacables besoins, l'homme ne peut se passer de l'homme, enseigner l'orgueil à la misère, c'est lui jeter au dos un lambeau de pourpre inutile, avec lequel elle se traînera fièrement, mourant de froid et de faim.

Comme domestique, le moujik a aussi d'excellentes qualités, et, avec un peu de patience indulgente, on finit par aimer son service. Si tard que vous rentriez, il est debout pour vous offrir le thé et vous aider à votre toilette de nuit; car ici, qu'on le veuille ou non, il faut subir le luxe d'un

valet de chambre, qui vous habille et déshabille comme un grand seigneur d'autrefois. Il est convenu qu'à ce valet de chambre il ne faut pas demander une rigoureuse correction; à tous vos ordres il répond : *Slouche*, j'entends; ce qui ne l'engage à rien, pas même à comprendre. Mais ici, en tout et pour tout, on se contente de l'à peu près. Les Russes tiennent encore de l'Orient une sorte de fatalisme commode et de paresse philosophique. Que les choses se fassent, voilà tout ce qu'ils veulent; *kak-ni-boud*, n'importe comment!

Ce *kak-ni-boud* est l'axe vacillant et tenace, élastique et résistant, sur lequel tourne le monde russe. Qu'il s'agisse de faire un meuble, de bâtir une maison, d'apprêter un repas, de conduire un mi-

nistère, c'est la recette universelle. En diplomatie surtout, le *kak-ni-boud* est souverain, et j'imagine que les ambassadeurs, au départ, ne reçoivent pas d'autre instruction. Aussi, quand par hasard vous voudrez rendre plus modeste un de ces gentilshommes à la parole assurée, blâmant tout dans cette France d'où ils ne peuvent s'arracher; ou quelqu'un de leurs diplomates en cornette, se croyant la vue fine parce que nous avons la galanterie de nous laisser lorgner de près, croyez-moi, murmurez à leur oreille cette formule cabalistique : ils pâliront, je vous en réponds, en vous sachant maître de ce grand arcane national.

Les marchands sont aussi restés fidèles à l'ancien type. Si riches qu'ils deviennent, ils conservent la barbe et le caftan; leurs

femmes et leurs filles sont coiffées d'un simple fichu, et, si l'on est admis chez eux, on voit les images pieuses parées de diamants du plus grand prix. Ils peuvent s'élever dans leur corporation, mais non en sortir. S'ils ont rendu des services, fondé quelque établissement de charité, ils reçoivent un ruban, objet et terme de leurs désirs. Ce jour-là il y a grande fête chez eux, et j'ai eu occasion d'admirer la dignité patriarcale, la noble abondance de leur hospitalité. Il faut voir surtout avec quelle richesse coule le champagne, celui de nos représentants le plus sûr d'être toujours bien accueilli dans ce pays. L'amphitryon reste debout sans prendre part au repas, uniquement occupé de ses hôtes; sa femme ne paraît qu'un moment, à la fin, pour saluer les convives.

Libre de toute préoccupation ambitieuse qui l'entraîne hors de sa sphère, n'ayant ni grandes lumières, ni vues hardies, mais doué d'un sens pratique très sûr; prudent et routinier dans ses opérations, prenant son temps pour faire fortune, car il n'est pas pressé de s'éloigner du comptoir qui l'aura enrichi, le marchand russe joint au calme du moujik le bien-être de l'aisance ou même l'éclat du luxe. Cette classe jouit d'une considération universelle : la Russie se souvient que, aux jours du besoin, le commerce a généreusement ouvert ses trésors, et elle sait qu'il est prêt à répéter ses sacrifices.

Le clergé, lui, n'en a jamais fait de grands; aussi nul lien intime ne l'attache à la nation. En voyant avec quelle pureté il a conservé le type gréco-slave, on reconnaît une race à part qui se reproduit sans se

mêler. Il ne se recommande à la gratitude et au respect ni par son influence civilisatrice, ni par l'autorité de services éclatants, ni même par la décence de sa tenue. Dans sa physionomie heureuse, sereine et sensuelle, il est impossible de trouver la trace d'études sérieuses, de méditations ascétiques, de luttes cachées, de desseins profonds. Acceptant et trouvant commode son insignifiance disciplinée et soumise, il vit livré aux soins de la famille, sans nul souci de prosélytisme, en parfaite harmonie avec tous les cultes qui le touchent, et, ce qui est plus rare, avec les sectes nombreuses qui s'écartent de lui.

Si l'on veut bien comprendre la situation de l'Église grecque en Russie, il faut, par un singulier rapprochement, remonter à Homère. Comme Calchas, dont il paraît des-

cendre en droite ligne, le pope a sa place dans les pompes nationales pour les consacrer ; il est traîné à la suite des armées pour les bénir ; mais s'il a la moindre velléité d'indépendance et que ses oracles déplaisent, Agamemnon lui crie encore, en levant le sceptre : Prophète de malheur, arrière ! On assure même que parfois le sceptre se fait sentir.

Je ne vous dirai rien du monde administratif ; sa vénalité, hautement accusée, est le seul trait que j'en connaisse : bien moins encore de l'ordre judiciaire, vous en auriez une triste idée d'après le mot qui sert ici à désigner la profession d'avocat, chez nous placée si haut ; mot inouï que, par pudeur, je n'essaierai pas de traduire. J'ai vu bien des gens ici s'étonner de cette corruption universelle dans les emplois, et y

chercher naïvement un remède, sans réfléchir que tout se tient et s'enchaîne ; que cette absence ou ce sommeil du sens moral dans la vie civile est sans doute le secret de ce calme politique si vanté ; que, du jour où le citoyen raisonnera sévèrement ses devoirs, le sujet pourra bien aussi discuter son obéissance, et qu'enfin le sentiment de dignité personnelle touche de bien près à l'esprit de révolte. Les Russes, je dis les plus éclairés, ont ces velléités étourdies de réformes partielles ; ils disent le plus tranquillement du monde : « Nous sommes à merveille ; seulement il faudrait changer ceci et cela. » Leur assurance fait frémir ; car Dieu sait ce qui restera debout lorsqu'une fois on approchera le marteau de cet édifice à la façade neuve, au corps vermoulu.

Je ne vous parle pas non plus de l'armée, qui envahit tout, fait flotter au-dessus de tout son panache altier, et dont le moindre officier semble porter sur sa tête, haut dressée, les destins de ce vaste empire. Nous risquerions de trop perdre, l'un et l'autre, à nous éloigner de cette vraie nationalité russe, pour laquelle je désire vous inspirer un peu de mon affection. Mais, encore une fois, dans toutes les classes, ce qui manque ici n'est ni le bien-être, ni le contentement. On peut sourire et trouver les Russes faciles à satisfaire; ils ont ce qui convient à leur degré de culture sociale; croire qu'ils souffrent tant est une flatterie. Il n'est pas de peuple plus heureux d'être, pas un qui pousse aussi loin la fatuité de la jeunesse et du succès.

Il faut le reconnaître, cet orgueil a bien

quelque excuse. A une époque où déjà l'on avait ailleurs civilisation et gloire, la Russie, humble, conquise, souffrait obscurément à l'écart, portant le joug et l'anneau d'esclave. A peine avons-nous eu le temps de la connaître, et la voilà devenue une haute et puissante souveraine. Les glaces du pôle lui font un étincelant diadème, et les flots tièdes du sud lui baisent mollement les pieds. Elle tend une main assurée à ses sœurs d'Europe, elle porte l'autre armée et menaçante jusqu'aux frontières de Chine, et l'ombre de cette main, projetée sur des steppes sans limites, tient en respect leurs hordes frémissantes. Ses sujets sont si nombreux qu'elle ne saurait les embrasser tous du cœur et du regard, et que, inégale en ses tendresses, elle a pour les uns de maternels sourires, pour d'autres d'implacables rigueurs. Sans doute sa gloire

est nouvelle, sa noblesse est d'hier; dans l'auréole de cette belle parvenue on découvre plus d'une tache, dans sa parure plus d'un diamant douteux; mais comment ne triompherait-elle pas en se voyant tout d'un coup tant de force et d'éclat?

Pendant que la plupart de ses aînés fouillent les annales du passé pour y chercher leurs titres, la Russie montre fièrement les siens; ils en sont au repos ou au découragement, elle en est à l'œuvre et aux illusions ardentes. Ils tournent en arrière un œil de regret vers leur grand siècle; elle accomplit le sien. Au lieu d'avoir, comme eux, à s'attrister de gloires évanouies, elle s'anime au souvenir de ses mauvais jours, si longs et si amers, heureuse de tenir à son tour sous le pied et d'étouffer lentement ceux qui l'ont tant fait souffrir; au lieu de se resserrer

dans ses limites, elle voit les siennes démesurément s'étendre, sans qu'on puisse prévoir où elles s'arrêteront.

Je laisse aux habiles à apprécier la force réelle de cette agglomération d'États, que n'unit entre eux aucun lien, aucune pensée commune; à décider quelle œuvre durable se peut bâtir avec ces pierres sans ciment. Malgré les doutes de la science et les menaces de l'avenir, on conçoit que la Russie soit éblouie de cette fortune rapide, et il est impossible de ne pas admirer l'habileté persévérante avec laquelle elle poursuit ses plans. Jugeant qu'il lui convient de croître à l'ombre et en silence, elle résiste au désir de faire parler d'elle; point de bruit au dehors, point de fanfares qui annoncent ses conquêtes. Naguère encore la Suède laissait imprudemment une de ses provinces s'a-

vancer, sans défense, jusqu'à la tête de l'empire : le colosse a entr'ouvert ses mâchoires puissantes, et la Finlande a été absorbée sans bruit.

Tandis que les Anglais et nous nous donnons le spectacle de drames coûteux, il se joue pour la Russie, derrière le rideau, des bénéfices anonymes, dont nul ne perce le mystère, tant qu'elle n'a pas touché la recette. Le moindre de nos mouvements en Afrique et dans l'Inde est publié à son de trompe; elle se glisse inaperçue, et si on la surprend la main sur quelque proie convoitée, elle s'en défend et nie : le canon de Constantine et de Caboul trouble au loin les échos du monde; les sourdes fusillades du Caucase s'étouffent prudemment dans ses gorges discrètes.

La Russie se tait, et désire qu'on ne s'occupe pas d'elle; l'éloge même l'inquiète, car c'est de l'attention. Par un effort, difficile aussi à un peuple, elle refoule son orgueil, et afin d'en avoir la révélation entière, il faut venir le lire au front de ses enfants. Ce luxe de prospérités les enivre, et ce qui leur manque en garanties constitutionnelles les préoccupe peu. Chez nous, le patriotisme n'est qu'une vertu; chez eux, c'est une religion qui a Moscou pour temple, le Kremlin pour tabernacle, dont l'empereur est le pontife, et peut-être trop près d'être le dieu. A leur pays, à leur souverain, ils consacrent des appellations pieuses, que d'autres adressent seulement aux choses du ciel. Comme toute religion, celle-là a son fanatisme, ses abnégations, ses austérités. Nous ne l'entendons, nous autres, qu'avec certaines réserves; les Russes n'en

font aucune; ils lui sacrifient tout, la raison, la dignité humaines, et même bien peu d'entre eux ont l'intelligence de ce sacrifice. Nous voulons la liberté d'examen; ils en sont, eux, à la foi fervente et aveugle qu'aucun Luther n'a encore troublée. Qu'ils essaient un mouvement, une parole; ils se sentent enchaînés, muets; mais la patrie est forte, son bras redouté; l'Europe inquiète écoute sa voix ou plutôt son silence : c'est assez pour eux, et chacun s'humilie courageusement dans la grandeur commune, pour s'en exalter devant l'étranger.

Toutefois, même en s'expliquant, afin de le justifier, ce contentement de soi-même, il est difficile de ne pas en éprouver un peu d'impatience. Qu'ils s'applaudissent, soit; mais qu'ils nous plaignent et nous blâment,

en vérité, leur compassion est divertissante, et leurs censures ressemblent trop à de l'ingratitude. Ils ne devraient pas l'oublier : lorsque, ennuyée et honteuse de vivre à l'écart, perdue dans ses steppes, la Russie vint demander une place en Europe, timide et embarrassée comme une provinciale à la cour, ce fut la France qui lui tendit la main, corrigea sa toilette cosaque, se fit sa marraine, et répondit d'elle au monde ; et aujourd'hui, parce qu'elle marche seule, écolière irrévérente, c'est elle qui critique et gourmande ; à la vue de ces convulsions qu'elle peut comprendre à peine, au lieu de détourner la face dans une filiale tristesse, elle raille et insulte ; oubliant qu'elle a eu, elle-même, ses jours troublés et ses nuits sanglantes ; que, dans son sein, de graves questions s'agitent pour éclore, et qu'à elle pas plus qu'à

nous il n'est donné d'enfanter sans douleur.

Certes les temps ne sont plus les mêmes : c'est au peuple de Louis XIV que Pierre avait confié son peuple ; il espérait que tous deux marcheraient côte à côte, la main dans la main : de terribles secousses les ont bien vite divisés, et quand ils se sont rejoints, ç'a été par de rudes étreintes. Dans le plan du réformateur, son édifice regardait la France, aspirant l'air et la lumière à flots ; mais quand la lumière est devenue flamme, craignant l'incendie, la Russie a muré sa façade, et s'est tournée du côté de l'Asie. Rien de plus naturel, et peut-être son véritable rôle est-il de transmettre, affaibli, à la barbarie qui la touche le reflet de notre civilisation.

On ne peut que féliciter les Russes de leurs efforts pour retremper leur nationalité altérée. Qu'ils établissent une douane sévère contre nos idées et diminuent chez eux l'influence de notre langue; qu'entre la France révolutionnaire et leur céleste empire ils transportent, s'il se peut, la grande muraille, permis à eux : mais, pour Dieu ! qu'ils jugent leurs premiers maîtres avec moins d'outrecuidance. Et d'ailleurs que diraient-ils que nous ne proclamions nous-mêmes hautement? Jamais peuple a-t-il reconnu ses fautes avec plus de bonne foi? Tandis que les autres dissimulent leurs plaies avec adresse, la France découvre hardiment sa poitrine sillonnée, si bien que, dans cette franchise sans réserve et sans voiles, on a pu voir le cynisme de l'orgueil plus encore que l'humilité du repentir. La France sait que, si elle a causé de grands

scandales, elle a donné aussi de solennelles et utiles leçons ; que, si elle s'accuse, elle a, pour défense, les sympathies ou les hommages forcés du monde, et que surtout l'histoire lui tiendra compte de ses expériences courageuses.

Mais, pour nous juger, les Russes n'ont, eux, ni balance ni lumières. Il faut les voir, au moindre de nos ébranlements, lever les yeux au ciel, et, comme le pharisien, rendre grâces à Dieu de ne pas ressembler à ces pauvres fous. Les embarrasser à leur jour serait chose trop facile; mais outre qu'il est brutal de dire aux gens, chez eux, ce qui leur manque, discuter avec la Russie est peine perdue : elle s'est donné dans la société européenne une attitude de femme incomprise. Si on lui demande ses raisons, elle prend un air capable, et s'enferme en

de hautaines réticences; si on la blâme, elle sourit de pitié. Patience! elle poursuit son œuvre; profanes, respectez la sainteté de ses mystères! Peut-être cependant devrait-elle réfléchir que presque toujours, dans le sort des génies méconnus, il y a beaucoup de leur faute, et que c'est au moins un malheur de vivre isolé et captif dans un ordre d'idées étranger au monde civilisé.

Le plus spirituel des touristes russes raconte qu'un jour, à Valençay, la nièce du prince essaya de l'amener sur le terrain de la Pologne, et qu'il lui dit: « Madame, la langue dans laquelle mon pays pourra s'expliquer avec l'Europe sur cette question n'est pas encore inventée. » Hélas! cette question n'est pas la seule; il en est bien d'autres sur lesquelles il est impossible de s'entendre. Par exemple, que vos publicistes

s'avisent de toucher aux oukases sur le servage, ils seront, ma foi, bien reçus! Pour moi, je laisse ces profondeurs aux hommes d'État de nos petits journaux, la seule autorité en matière de presse que les Russes ne traitent pas légèrement; l'ironie est l'arme qu'ils redoutent le plus.

Puis, on s'habitue à prendre ici certains problèmes en un tel effroi, que, avec vous-même, et rassuré par votre indulgence, je ne me hasarderais pas à y porter la main. D'ailleurs ce n'est pas à l'homme politique que j'ai affaire; en m'adressant à l'écrivain ingénieux et élégant, au critique d'un goût sévère et pur, ma tâche est déjà assez difficile, ma hardiesse assez grande, sans affronter de nouvelles exigences et d'inutiles dangers. Je respecterai donc jusqu'au bout l'arche sainte; mais, sans attaquer personne et même sans me défendre, avec ces fanati-

ques d'obéissance quelquefois j'ai eu mon tour. Sous le triple verrou d'une langue qui les cache si bien, j'ai surpris plus d'un secret de confession, j'ai vu plus d'un Russe auquel la patience échappait ; car si la monarchie absolue est majestueuse dans sa marche, parfois aussi, comme les idoles indiennes, elle écrase ses adorateurs sous les roues de son char, et il arrive que la souffrance arrache une plainte aux victimes; dans ces moments-là ils voudraient, avec leur calme bienheureux, posséder un peu de notre liberté.

Alors, et c'était toute ma vengeance, je les exhortais à être dociles. Et en effet, messeigneurs, soyons conséquents et justes : on ne saurait tout avoir; méditez ce que Figaro dit aux femmes : Amour sans repos, ou repos sans amour. Au lieu d'amour,

mettons : liberté, et ne sera-ce pas l'éternel dilemme du bonheur social? Nous avons, nous autres, fait notre choix, et, quoi qu'il nous en coûte, nous nous y tenons. Tant mieux si vous êtes contents du vôtre; mais, en conscience, la félicité dont vous jouissez est-elle bien de votre choix?

Tout en me permettant ces innocentes représailles, j'éprouve une sérieuse peine à voir ainsi divisés deux peuples que tant de sympathies devraient unir. Il est arrivé à nos diplomates de proclamer les Russes nos alliés naturels, et bien des gens s'étonnaient qu'il fallût aller chercher ses amis si loin. Je laisse de côté la question politique; à vrai dire, la Neva nous envoie des brises un peu âpres, et les alliances germent mal à cette température-là : mais il existe entre les deux peuples des affinités bien frappan-

tes, sinon bien intimes. Pour s'en convaincre mieux, il faut venir ici à travers l'Allemagne. Après avoir séjourné parmi ces honnêtes rêveurs, à la vie inégale, aux contrastes étranges, qu'on se lasse à suivre sans cesse des sphères éthérées de l'idéal aux grossières vapeurs de la vie réelle; qui, après avoir joué innocemment avec le pistolet de Werther et le poignard de Sand, les rejettent tout d'un coup, pour tomber dans le calme plat d'un égoïsme sensuel et dans l'inertie d'une patience commode; logiciens impitoyables qui, pour nous étouffer à loisir, nous prennent dans l'inextricable réseau de leur prose enchevêtrée; qui donnent à l'esprit des allures si pesantes et à la raison des ailes si fantasques; qui ne savent rien conclure, pas même les pâles intrigues de leurs romans; qui ne songent à rien appliquer, car pour eux la liberté est

un texte de chansons à boire, la vérité un nuage à faire tournoyer en fumant; si, échappés de ce milieu intellectuel si antipathique à notre nature, nous arrivons à la race slave, vive, légère, élégante, dont l'esprit net et pratique se reflète dans une langue aux formes claires et précises, qui nous donne la bienvenue en français, et nous adopte avec tant de séduction et de bonne grâce, il nous semble retrouver des frères, et, en dépit de malentendus graves, on aime à garder cette illusion. Il en coûterait trop de croire que nous ne les rencontrerons jamais sur le terrain des idées, et, au lieu d'un adieu éternel, on voudrait leur dire : Au revoir.

Pour moi, en vous parlant des Russes, je désire m'être garanti de l'âcreté irréfléchie qui trop souvent s'échange entre eux et

nous. En cela je n'ai pas obéi seulement à une loi de justice et de convenance, mais encore à un intime devoir de cœur. J'ai trouvé en Russie une hospitalité si douce, j'en emporte des affections si vives, que toujours, je le prévois, mes souvenirs ressembleront au mal du pays. Je n'ai pas voulu qu'on pût me reprocher un seul mot de sévérité malveillante, et j'ai soumis toutes mes appréciations à la plus rigoureuse des censures, aux scrupules de la reconnaissance et de l'amitié.

Moscou, août 1840.

FIN.

Imprimerie d'E. Duverger, rue de Verneuil, 4.

8082

DK 32 .M4
Une annee en Russie
Stanford University Libraries
3 6105 041 447 215

DK
32
M4

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

FEB - 8 1991